

Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 371-372

Octobre - Décembre 2025



Les Maîtres chanteurs de Nuremberg, acte III, scène 5 (finale).
Festival de Bayreuth 2025.

Siège social : 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr
IBAN : FR81 2004 1010 0102 0988 3C02 255

ISSN 0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



NOS PROCHAINES RENCONTRES

- Samedi 4 octobre 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Le festival de Bayreuth 2025 », par Michel Casse
- Samedi 8 novembre 2025 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Présentation de *La Walkyrie* », par Michel Casse.
- **Vendredi 12 décembre 2025 à 17 heures, à l'Automobile Club du Sud-Ouest, 8 place des Quinconces :**
Réunion de fin d'année. Écoute, projection, tombola et repas.
Un nombre minimum de personnes au repas est requis pour que cette rencontre puisse avoir lieu en cet endroit.
Inscription obligatoire avant le 4 octobre 2025 au plus tard (voir formulaire).
- Samedi 10 janvier 2026 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Un Américain à Bayreuth : Mark Twain en 1891 », par Michel Casse
- Samedi 28 février 2026 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Mahler et Wagner », par Michel Casse
- Samedi 4 avril 2026 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :
« Angelo Neumann (1838-1898) et l'aventure extraordinaire du théâtre itinérant Richard Wagner », par Nicolas Crapanne, rédacteur en chef du musée virtuel Richard Wagner
- **Lundi 11 mai 2026 à 18 heures** au GTB
(en collaboration avec les Amis de l'ONBA) :
« *La Montagne noire* d'Augusta Holmès », par Séverine Garnier
- **Juin 2026 (date et lieu à préciser) :**
Séance de fin d'année avec projection d'un opéra.

COTISATIONS 2025-2026

Pensez à vous acquitter dès à présent de votre cotisation pour la saison 2024 - 2025
(50 € minimum, 90 € pour les couples) en envoyant votre chèque à notre trésorier :
Hubert Lenoir, 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux.
ou lors de notre première réunion.
Merci.

BAYREUTH 2026

Les membres des Rencontres Wagnériennes désirant assister à des représentations du festival de Bayreuth 2026 peuvent s'adresser au président de l'association. Ce dernier centralisera les différentes demandes puis les soumettra au bureau de Bayreuth.

La demande centralisée doit être envoyée au plus tard le **12 octobre 2025**. Nous vous prions donc de soumettre vos souhaits **quelques jours avant cette date**.

Le RING ne peut être commandé qu'en tant que cycle complet. Les billets pour les opéras individuels du RING ne seront disponibles qu'à partir du 1^{er} décembre 2025, dans la limite des places disponibles.

Le programme et les prix vous seront envoyés par courriel avant réception de ce bulletin.

40^e ANNIVERSAIRE DU CERCLE DE MARSEILLE

Le cercle Wagner de Marseille fêtera son 40^e anniversaire les **samedi 9 et dimanche 10 mai 2026**.

Le programme comprend une conférence sur « Wagner à l'Opéra de Marseille » et un récital piano chant le samedi après-midi, suivi d'un dîner d'inspiration maritime au restaurant de la Société nautique de Marseille (accès par un escalier d'une quinzaine de marches).

Le dimanche est proposée une représentation de *L'Or du Rhin*, dans une mise en scène de Charles Roubaud, « certainement à la fois imaginative et respectueuse de l'œuvre », avec Alexandre Duhamel en Wotan et de nombreux jeunes chanteurs sous la direction du chef italien Michele Spotti.

WAGNER IL Y A 150 ANS

CIRCULAIRES AUX CHANTEURS,
REPRÉSENTATIONS WAGNÉRIENNES À VIENNE,
DIFFICULTÉS FINANCIÈRES, RICHARD WAGNER PARRAIN...

Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance.

Richard Wagner écrit deux fois à son neveu Brockhaus.

Il se débat avec ses artistes, chanteurs et chefs d'orchestre.

Il adresse une lettre-circulaire à ses chanteurs pour le festival, l'année prochaine.

En famille, on fête des anniversaires, regarde les enfants grandir. Siegfried va bientôt aller à l'école.

Wagner va à Vienne diriger les répétitions de représentations de ses opéras Tannhäuser et Lohengrin sous la direction de Hans Richter. Il devient le parrain de sa fille.

Il écrit à Bismarck pour obtenir du soutien et accepte de composer une marche pour célébrer le centenaire de l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Cosima écrit deux fois à Nietzsche, note les commentaires de Richard sur la musique des autres, voit Brahms. Richard et Cosima entendent deux fois Carmen.

Samedi 2 octobre

« Pendant que R. est en conférence, je revois mes livres de comptes, j'écris ce qui a été dépensé ce trimestre ; je suis effrayée de la somme, 8 200 et quelques florins. — Après que nous avons pris le petit déjeuner, R. me lit le beau chapitre du *Trevrezent*⁽¹⁾ dans *Parsifal* et me dit qu'il faut profiter du matin, car le jour n'apporte que des soucis et en effet ceux-ci s'accumulent. »

Naissance à Paris de **Henry Février**. Élève de Massenet, Fauré et Messager, il composa plusieurs opéras, dont *Monna Vanna* (1909). Mort à Paris le 6 juillet 1957. Il est le père du pianiste Jacques Février.

Dimanche 3 octobre

« R. a eu une mauvaise nuit remplie de rêves d'angoisse. (...) J'ai un entretien avec notre ami Gross⁽²⁾ ; il faut absolument trouver maintenant 50 000 florins, mais où les prendre ? Döpler⁽³⁾ a besoin d'argent pour ses costumes, Brandt,⁽⁴⁾ l'ingénieur et bien d'autres encore réclament la même chose. Le soir, visite de l'architecte Brückwald,⁽⁵⁾ de M. Schulz⁽⁶⁾ avec sa femme ; nous prenons la huitième Symphonie dans le bel arrangement de mon père ;⁽⁷⁾ au deuxième thème dans le finale, R. s'écrie : « Voilà Galathée ! Ensuite les dauphins et tous les animaux de la mer, jouant bruyamment et se disputant. » — La fin de *Parsifal* nous amène à la conclusion qu'il y a peu d'œuvres véritablement achevées, les seules sont presque les Symphonies de Beethoven. »



Parzival à l'ermitage de Trevizent.
Aquarelle d'Eduard Ille (1823-1900).

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Karl Scherbarth,⁽⁸⁾ à Dusseldorf, du dimanche 3 octobre 1875.⁽⁹⁾

« M. le Directeur,

Je ne nie pas qu'en demandant à M. Unger⁽¹⁰⁾ de se libérer de ses obligations contractuelles, je vous ai soumis une proposition déraisonnable à laquelle il devait vous être presque impossible de répondre avec bonté. Je considère par contre de mon devoir de vous informer à temps que M. Unger n'arrivera

(8) Karl Scherbarth (Schwerin, 22 avril 1837 - Neumünster, 29 février 1886), directeur du théâtre de Düsseldorf.

(9) Toutes les traductions de lettres, sauf indications contraires, sont de Michel Casse.

(10) Georg Unger (Leipzig, 6 mars 1837 - *ibid.*, 2 février 1887), ténor. Après des études de théologie et de musique, il fit ses débuts en 1874. Recommandé par Hans Richter à Wagner, il chantera Froh dans *L'Or du Rhin* et Siegfried dans l'opéra du même nom et *Le Crépuscule des dieux* à Bayreuth en 1876.

(1) Trevrezent, personnage du livre IX du *Parsifal* de Wolfram von Eschenbach. Le jour du Vendredi saint, Parsifal arrive à l'ermitage de Trevrezent. Pendant les deux semaines que Parsifal va y passer, il va le réconcilier avec Dieu et lui enseigner ce qu'est le Graal, qui seul peut choisir celui qui sera son roi. Trevrezent est le frère d'Amfortas et de Herzeleide (donc l'oncle de Parsifal).

(2) Adolf von Gross (Bamberg, 25 mars 1845 - Bayreuth, 5 juin 1931), administrateur financier du festival de Bayreuth, fondé de pouvoirs de la banque Feustel. Gendre de Friedrich Feustel, dont il avait épousé la fille, Henriette Marie (1845-1931).

(3) Carl Emil Doepler (Varsovie, 8 mars 1824 - Berlin, 20 août 1905), peintre, illustrateur et créateur de costumes.

(4) Carl Brandt (Darmstadt, 15 juin 1828 - *ibid.*, 27 décembre 1881), directeur des machines du théâtre de Darmstadt. Il était responsable de la machinerie du palais des festivals de Bayreuth.

(5) Otto Brückwald (Leipzig, 6 mai 1841 - *ibid.*, 15 février 1917), architecte, responsable de la construction du théâtre de Bayreuth.

(6) Architecte.

(7) Symphonie n° 8 en fa majeur de Beethoven, arrangement pour piano de Franz Liszt (S. 464-8).



© D.R.

Georg Unger en Siegfried en 1876.
Photographie de Joseph Albert de Munich.

pas chez vous le 1^{er} novembre, parce qu'il doit et veut abandonner entièrement le théâtre pendant la durée de son contrat avec vous. Il est certain que je suis désolé de devoir vous en faire part, parce qu'il m'était impossible de ne point voir l'embarras que je vous causais ainsi, et dont vous n'étiez absolument pas responsable. C'est pourquoi je vous réconfortais également avec l'idée de supposer que vous étiez frappé par une calamité comme celle que nous réserve souvent le destin, par exemple que M. Unger avait été victime d'une maladie ou tout autre accident prévu dans son contrat et le dispensant de son exécution. Considérez-le ainsi ; et s'il vous fallait chercher de l'aide à cet égard, vous trouverez l'état d'esprit qui convient et la bonne décision face à l'affirmation ferme que M. Unger poursuivra ses études sans s'interrompre et ne viendra pas chez vous. Car, ainsi que je vous l'ai dit, il s'agit ici d'un tournant décisif dans l'ensemble de la carrière d'un chanteur qui est déjà arrivé à l'âge de la maturité. Je ne puis supporter qu'il y ait ici quelque chose à sauver qui (précisément à partir de maintenant) serait perdu à jamais si on ne lui apportait les soins appropriés ; et je suis d'autant plus décidé à m'engager qu'il ne s'agit ni de mon côté, ni de celui de M. Unger, d'un quelconque gain pécuniaire... ce dernier a dû se débrouiller misérablement pendant ses études et, de mon côté, il n'est question que d'efforts et de sacrifices, à l'exclusion fondamentale de toute compensation imaginable. Comme tout ce qui précède ne peut que favoriser M. Unger, il est tout à fait concevable que, parvenu au but, il se trouve également dans une situation extérieure favorable pour vous témoigner sa reconnaissance, ce qu'il vous promet volontiers. Si vous le poursuivez maintenant, ce à quoi il faut nous

attendre, vous ne serez toutefois pas étonné si nous nous défendons en employant toutes les voies de recours contre les demandes d'indemnisation immédiates, car mon entreprise, en particulier, n'a jusqu'ici prospéré que grâce à la bonne volonté et au zèle de quelques-uns et ne rapporte en aucun cas plus que le strict nécessaire à sa réalisation.

Je vous prie par conséquent de vouloir bien me comprendre, de ne pas m'attribuer un arbitraire irréfléchi à l'égard de votre entreprise de Dusseldorf, si je vous confirme cette décision tout à fait catégorique : M. Unger étudiera désormais sans interruption pendant une demie année auprès de son professeur de chant, M. le professeur Hey⁽¹⁾ de Munich, et parviendra ainsi, comme j'en ai acquis la conviction par le succès de ses dernières études, à cette sûreté dans l'exploitation de ses dons artistiques qui ne peut lui être offerte que de cette façon.

Je demeure, avec le plus grand respect et mes regrets sincères pour le désagrément que vous cause cette lettre

Bayreuth
3 octobre 1875.

vous
très dévoué
Richard Wagner. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Clemens Brockhaus,⁽²⁾ à Leipzig, du lundi 4 octobre 1875.

« M. mon cher neveu !

C'était très bien que ta petite femme t'ait si tôt donné encore un fils robuste : que Dieu l'en récompense !⁽³⁾ – Mais c'était aussi très gentil de ta part de nous en faire l'annonce ! Tu es probablement sous le même enchantement que Fritz qui ne semble plus pouvoir nous faire la moindre communication depuis sa dernière visite à Bayreuth.⁽⁴⁾ Nous voulons voir maintenant : lorsqu'une lettre de Fritz arrivera un jour, j'en déduirai aussitôt qu'il s'est lui aussi marié et est devenu papa ; puisque dans de tels cas le cœur de parent semble l'emporter sur les règlements.

Ma femme tient cependant à te remercier tout particulièrement de ta visite amicale au Luisenstift :⁽⁴⁾ tu vois, c'était beau également, et a fait une grande joie aux filles. Salue aussi bien tout le monde dans la rue transversale, souhaite également de notre part un bon rétablissement au pauvre Karlchen⁽⁶⁾ et sois pour toujours assuré de ma sincère sympathie pour le bonheur de ta famille !

Bayreuth
4 oct. 1875

Ton
fidèle et dévoué oncle
Richard Wagner. »

(1) Julius Hey (Irmelshausen, Basse Franconie, 29 avril 1832 - Munich, 22 avril 1909), professeur de chant et pédagogue musical.

(2) Friedrich Clemens Brockhaus (Dresde, 14 février 1837 - Leipzig, 10 novembre 1877), pasteur et théologien, neveu de Richard Wagner. Fils de Hermann Brockhaus (28 janvier 1806 - 5 janvier 1877) et d'Otilie Wagner (Leipzig, 4 mars 1811 - *Ibid.*, 17 mars 1883), il avait épousé à Leipzig, le 14 novembre 1872, Henriette Paulina Reinholde Taube (Leipzig, 10 novembre 1854 - ?).

(3) Après Margarete Anna (née en 1874), venait de naître, le 28 septembre 1875, un fils prénommé Wilhelm Andreas.

(4) En septembre 1873, Otilie avait rendu visite à Richard avec son fils Friedrich alias « Fritz » (1835-1895), juriste. Lors de celle-ci, une discussion passionnée s'engagea entre elle et Richard au sujet de Nietzsche et de sa *Naissance de la tragédie*. Otilie se sentit blessée par la réaction violente de son frère et rompit le contact avec lui.

(5) Le pensionnat où se trouvaient Daniela et Blandine.

(6) Vraisemblablement Carl Kettembeil, fils d'Anna Louise Brockhaus (Iéna, 30 octobre 1840 - ?), la sœur de Clemens, qui avait épousé un autre Carl Kettembeil (Leipzig, 2 juin 1828 - ?).

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Albert Niemann, ⁽¹⁾ à Berlin, du lundi 4 octobre 1875.

« Très estimé ami !

Il me semble que nous nous retrouvons dans une situation fort absurde l'un envers l'autre. Dieu sait ce qui vous a pris contre moi et ma cause depuis que nous nous séparâmes dernièrement à Berlin, après un si beau rapprochement ! Car, je l'avoue franchement, si votre dernier départ a entraîné beaucoup de désagréments (j'apprends que vous en avez aussi souffert ; ma femme fut menacée par carte-postale de « la fourche ») – cela ne m'a pas sérieusement touché ; mais votre récente arrivée à Bayreuth et la conduite qui l'accompagna, m'a sans doute plongé dans la perplexité, la contrariété, voire l'exaspération. J'en ai communiqué précisément la raison à notre ami Betz. ⁽²⁾ Si cela ne vous plaît pas à entendre, je ne vous en voudrais pas non plus en fin de compte, parce que l'action est en général plus raisonnable que le conseil. Seulement cela aboutit toujours à des malentendus. Je vous ai fait demander à deux reprises de me rencontrer en personne ; je pense qu'il aurait été bon que vous veniez me voir au moins une fois avant votre retour à Berlin. Car nous aurions pu alors malgré tout obtenir quelque chose de sensé en nous consultant, ce que vous croyez toutefois avoir rendu inutile par une déclaration généreuse (par l'intermédiaire de Betz), sur laquelle il me faut cependant revenir si nous voulons parvenir à quelque chose de juste entre nous. On n'exerce pas la pleine puissance de ses forces dans une relation guidée : cela requiert une atmosphère de liberté et d'exubérance.

(1) Albert Niemann (Erxleben, près Magdebourg, 15 janvier 1831 - Berlin, 13 janvier 1917), ténor de l'opéra de Berlin. Il créa la deuxième version de *Tannhäuser*, dite de Paris, en 1861. En 1876, il chantera Siegmund de *La Walkyrie*.

(2) Franz Betz (Mayence, 19 mars 1835 - Berlin, 11 août 1900), baryton basse. Créateur du rôle de Hans Sachs des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* en 1868, et de Wotan à Bayreuth en 1876.



Albert Niemann (vers 1860).

Suffit ! J'attends d'abord de savoir où l'on en est avec *Tristan*. Eckert ⁽³⁾ m'a demandé un répétiteur : ne pouvant me passer de Seidl, ⁽⁴⁾ j'ai recommandé Fischer ⁽⁵⁾ (qui est tout à fait excellent). Pas encore de réponse à cet égard. Je veux attendre. En tout cas, Fischer en particulier (un volontaire d'ici sans traitement) est à votre disposition pour tout et n'importe quoi.

Si *Tristan* aboutit, nous nous verrons alors à Berlin et... nous rattraperons alors je l'espère de Bayreuth !

Je demeure, en vous priant d'agréer l'expression de mes salutations les meilleures,

Bayreuth.
4 oct. 1875

vosre
très dévoué
Richard Wagner. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Franz Betz, à Berlin, du lundi 4 octobre 1875.

« Cher et précieux ami !

J'ai enfin trouvé l'état d'esprit dans lequel écrire à Niemann de la manière que je sens juste. En vérité, c'est vous qui m'affligez vraiment dans cette affaire ; ce que la surexcitation et la légèreté ont occasionné d'un côté, vous avez dû le ressentir, vous qui n'en êtes absolument pas responsable, comme une profonde affliction. Tout cela est maintenant pour moi comme un rêve absurde, comme j'en fais malheureusement souvent à présent, et dont je ne sais trop, au réveil, si je l'ai rêvé ou vécu. La vie n'est malheureusement guère autre chose qu'un rêve désolé et continu.

Je voulais demander Fischer comme répétiteur ; mais je viens de recevoir la nouvelle que Mannstaedt ⁽⁶⁾ est là : très bien ! L'ami Eckert ne semble pas encore savoir grand-chose de *Tristan* (il me demande à présent la partition !).

Ne vous laissez toutefois pas troubler en particulier, cher ami, par l'erreur que je commis au sujet de Kurwenal et de sa distribution à un interprète plus important. J'ai suffisamment expié cette faute jusqu'à aujourd'hui par le fait qu'on l'a poursuivie et qu'en négligeant la distribution de Marke, on a réduit ce rôle unique et essentiel à l'inefficacité, faisant ainsi entièrement manquer l'effet du deuxième acte et en grande partie celui du troisième acte. Les rôles se classent comme suit en fonction de leur importance :

I {Tristan.} – {Isolde.} – {Marke.}
II {Kurwenal.} – {Brangäne.} – {Melot.}

Croyez-moi seulement et regardez de près Marke, oui... lisez seulement son rôle !

Au reste, je n'ai pas l'impression que cet hiver à Berlin l'on soit sérieux avec *Tristan* ! – Les enfants ! C'est une entreprise difficile et ardue qui exige qu'on lui fasse une cour prolongée et sincère.

Maintenant, demeurez-moi bons et loyaux ! J'ai besoin de quelques personnes capables ; car j'ai assez de misère, de contrariétés, de soucis et de peine !

(3) Karl Anton Eckert (Potsdam, 7 décembre 1820 - Berlin, 14 octobre 1879), chef d'orchestre du théâtre de la cour de Berlin.

(4) Anton Seidl (Pest, 7 mai 1850 - New York, 28 mars 1898). Depuis 1872, il était un des copistes de Wagner à Bayreuth, dans ce que l'on appelait la « chancellerie des Nibelungen ». En 1893, il créa la symphonie « du Nouveau Monde » de Dvořák.

(5) Franz von Fischer (Munich, 29 juillet 1849 - *Ibid.*, 8 juin 1918), violoncelliste. Membre de la « chancellerie des Nibelungen » depuis 1875. À Bayreuth, il fut pianiste-répétiteur et en 1876 chef de chœurs pour la première de *L'Anneau*.

(6) Franz Mannstaedt (Hagen [près de Dortmund], 8 juillet 1852 - Wiesbaden, 18 janvier 1932), chef d'orchestre à Mayence. En 1876, il sera répétiteur pour la préparation des chœurs à Bayreuth.

Portez-vous bien et recevez les salutations les plus cordiales

de votre
Bayreuth, fidèlement reconnaissant et dévoué
30 août 1875. ⁽¹⁾ Richard Wagner. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Karl Eckert, à Berlin, du 4 octobre 1875.

« Très cher ami !

Je suis presque obligé de douter que vous soyez sérieux au sujet de *Tristan* ; on a appris en Allemagne où se procurer mes partitions, : tout simplement chez leur éditeur, cette fois-ci donc chez Breitkopf et Haertel à Leipzig...

J'ai démontré de manière assez instante à l'ami Betz l'importance du rôle de « Marke » : il semble toutefois que la faute que je commis à Munich en confiant Kurwenal à Mitterwurzer pour l'amour de Schnorr, ⁽²⁾ erreur que j'ai tant expiée dans l'effet de l'acte 2, soit devenue un véritable encouragement à la commission de cette faute. Je constate en outre qu'aucun de vous, mes amis, ne connaît réellement le pauvre opéra que vous voulez donner maintenant : si c'était le cas, il ne pourrait naître aucun doute sur ce que doit signifier « Marke ». Je vous le montrerai un jour ! La bonne « représentation » de M. Fricke ⁽³⁾ m'a causé un grand plaisir : qu'il l'applique à Kurwenal ; sinon, alors un autre : c'est une apparition épisodique, ou plutôt secondaire, qui se fait toute seule ; pas un personnage principal, que seul « Marke » confronte au amants de la manière la plus noble et la plus émouvante.

Mannstaedt est là ?... Tant mieux ! Niemann a donc lui aussi l'accompagnateur dans lequel il a le plus confiance.

Et puis... enfin : que voulais-je donc dire déjà ?... pensez-vous vraiment que cela va marcher avec *Tristan* ?

Bon, quand ce sera le moment, je viendrai moi aussi... en espérant que ce ne soit pas « pour votre malheur » !

Dieu commande, mon très cher !

J'ai bien des contrariétés et bien des soucis !
Meilleures salutations

de votre
Bayreuth, R. Wagner.
4 oct. 1875. »

Mercredi 6 octobre

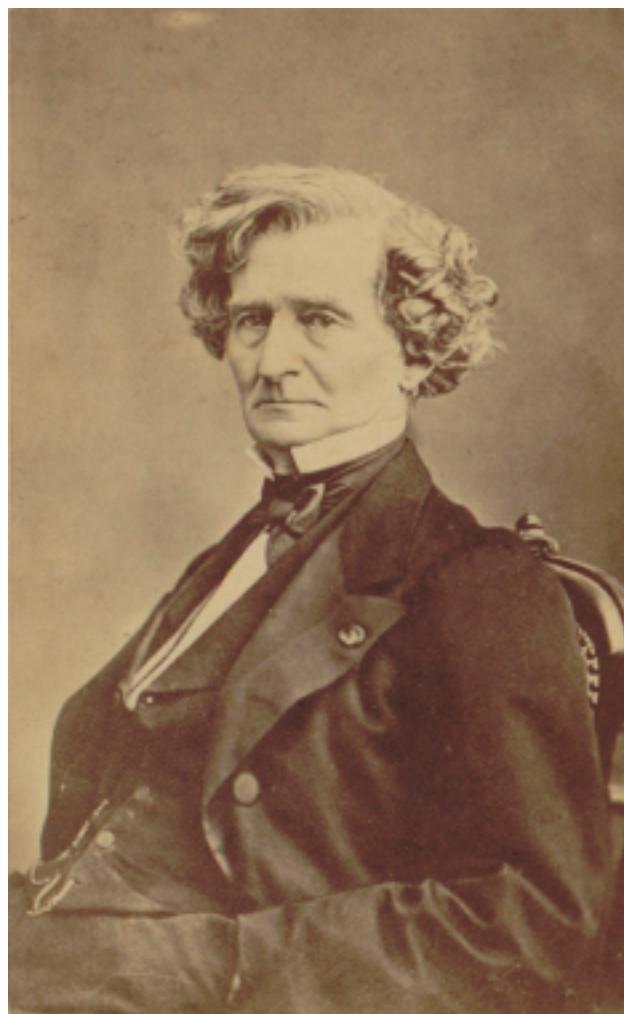
« Le soir, nos musiciens ; nous prenons la *Symphonie fantastique* , c'est le premier mouvement, plaintif et mélancolique, qui nous plaît le mieux ; R. dit : c'est là que Berlioz est le meilleur ; la scène aux

(1) L'original de cette lettre n'est pas connu. Deux copies conservées portent la date « 30 août 1875 », une autre la corrige en « 5 octobre 1875 » et une quatrième confirme cette dernière. Les allusions à une lettre à Niemann et à un répétiteur valident le mois d'octobre, mais comme la présente lettre est mentionnée dans celle qui suit, adressée à Eckert, de date assurée, elle doit donc être datée du 4 et non du 5 octobre 1875. L'ordre de rédaction des trois missives s'établit donc comme suit : 1. Niemann, 2. Betz, et 3. Eckert. (Cf. Richard WAGNER, *Sämtliche Briefe*, vol. 27, Breitkopf & Härtel, Wiesbaden, 2021, p. 328.)

(2) Anton Mitterwurzer (Sterzing, Tyrol [auj. Vipiteno, Italie], 12 avril 1818 - Döbling, Vienne, 2 avril 1876), baryton, créateur du rôle de Kurwenal.

Ludwig Schnorr von Carolsfeld (Munich, 2 juillet 1836 - Dresde, 21 juillet 1865), ténor, créateur du rôle de Tristan.

(3) August Ludwig Fricke (Brunswick, 24 mars 1829 - Berlin, 27 juin 1894), basse, à l'opéra royal de la cour de Berlin de 1856 à 1886.



« Ce qui me frappe surtout, c'est l'incapacité de Berlioz à développer ses thèmes... »

Hector Berlioz dans les années 1860
(photographie de Franck)

champs fait trop penser à la *Pastorale*, le finale manque de souplesse et d'agrément. Il dit encore : la mesure à 6/8 a toujours quelque chose de mesuré, on ne peut montrer la passion que dans une mesure à 2/4, comme dans le finale de la symphonie en *la* majeur. Ce qui me frappe surtout, c'est l'incapacité de Berlioz à développer ses thèmes qui sont souvent beaux, incapacité qu'il partage avec Schubert ; il ne sait pas, ce que savent si profondément Beethoven, Bach, R., ce que contient un thème, ils ne savent pas que c'est la graine à partir de laquelle doit se développer toute la plante ! — Nous jouons ensuite diverses choses de Haendel. (R. a composé aujourd'hui, il a écrit un très beau thème.) »

Jeudi 7 octobre

« Joie que nous prenons à Fidi ⁽⁴⁾ qui récite avec tant de ferveur sa prière du soir ; R. me dit qu'il a récité longtemps sa prière du soir, « en vérité, il faudrait continuer à le faire, c'est-à-dire se replonger le soir dans la source originelle ! ». »

Vendredi 8 octobre

« Visite de l'école où Siegfried ira s'ébattre l'année prochaine. »

(4) Surnom en famille de Siegfried, le fils de Richard et de Cosima (né le 6 juin 1869).

Samedi 9 octobre

« R. a rêvé qu'il partait en voyage, il me quittait très vite, l'heure du train pressait et je ne pouvais l'accompagner à cause du souci que je me faisais pour les enfants ; ces adieux rapides le font pleurer, il va en courant jusqu'au pont, mais celui-ci n'est accessible qu'aux fiacres, il en cherche un, mais tous sont pleins « de gros individus qui le regardent » ; — il se dit alors avec désespoir que ce voyage n'est pas indispensable et il se réveille. (...) Belle journée d'automne, beaucoup d'or dans la campagne, mais encore beaucoup de vert. Nous allons voir la filature de lin et cette visite nous amuse beaucoup parce que les gens que nous y voyons n'ont vraiment rien à faire les uns avec autres. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Clemens Brockhaus, à Leipzig, du samedi 9 octobre 1875.

« Mon cher Clemens !

J'ai hésité et me suis demandé si je devais même te répondre. Ma femme éprouvait le désir d'écrire de manière conciliante à Ottilie ; je ne sais en ce moment, où je dispose d'une demi-heure sans dérangement, si elle l'a fait. — Si je t'écris aujourd'hui, c'est par amour de la vérité éternelle, sans croire le moins du monde bien entendu que cela puisse nous être d'une aide quelconque ; car tout ce qui s'est passé lors de la visite de ta mère à Bayreuth, puisque tout s'est déroulé sans désaccord apparent, ne reçoit d'explication à ses conséquences néfastes que par un désaccord sous-jacent profondément, profondément enfoui et tout à fait irrémédiable, que l'on peut supposer dans une certaine mesure comme le fondement naturel des choses. Je crois que nous en sommes au point d'être contraints de faire une supposition aussi fatale !

En ce qui concerne cette visite, je me souviens principalement de deux incidents caractéristiques. Un jour, je commis un excès de vivacité lorsque ta maman arriva chez moi avec 1 heure $\frac{1}{4}$ de retard à un déjeuner que j'avais voulu pimenter, pour la surprendre bien entendu, par une quasi-musique de table dans la rue devant la salle à manger (présentée pour me rendre hommage par un corps de musique militaire)... ce qui était maintenant raté puisque les gens avaient fini de jouer lorsqu'Ottilie se présenta enfin. Je m'écriai alors : « Le manque de ponctualité vient juste après l'infidélité ! » — Fritz me le reprocha au moment du départ au train. — L'autre fois, nous blessâmes peut-être ta mère par un recul à demi-muet, calme, apparaissant peut-être indifférent (et même méprisant pour elle) devant une explosion si violente de véhémence passionnée de sa part que même Fritz lui cria, épouvanté : « mais, mère ! Mère ! » Cet éclat avait été provoqué par une de ces conversations pénibles au sujet de Nietzsche, comme celles qui depuis un certain temps déjà pesaient sur nos relations avec ta famille. Nous en étions déjà arrivé sur ce point à nous faire de surprenantes réflexions sur l'instinct familial, car nous voyions ici, précisément de la part de proches parents, quelqu'un condamné de la manière la plus insensible parce que, par enthousiasme pour moi, mon frère, beau-frère, oncle, etc., il avait commis un acte qui, selon les seuls critères de prudence sociale pris en considération ici, devait être considéré comme tout à fait préjudiciable à son avancement (et « à juste titre » !). Je ne pus rester plus longtemps

étonné de ce phénomène lorsqu'il me fallut reconnaître, notamment lors de cette visite à Bayreuth, à la stupéfaction s'exprimant de façon presque embarrassée de ta mère devant les progrès magnifiques et la prospérité probable de mon importante entreprise, avec quel mépris celle-ci avait jusqu'ici été considérée et jugée avec mépris, même dans le cercle de ma famille proche, probablement en raison du comportement de la presse allemande à mon égard. Une chose m'expliquait ainsi l'autre. Cependant, alors que nous prenions conscience de tout cela, un étonnement compatissant s'empara seul de nous. Mais voici maintenant que Fritz, qui, jusqu'ici se sentait aussi lié à nous qu'Ottilie elle-même, nous quitte sans se rappeler à nous par un seul mot écrit ! J'en ai conclu que votre mère vous avait déconseillé, voire interdit notre fréquentation comme (peut-être dans le sens de l'exemple de Nietzsche) pernicieuse. J'en arrivai même à la conclusion que la visite d'Ottilie chez nous, promptement décidée, n'avait été faite que parce qu'elle s'inquiétait de la visite de Fritz, en quelque sorte pour le surveiller ; supposition d'ailleurs appropriée à l'ensemble de son comportement ici. — Dans de telles circonstances lamentables et déplorables, j'ai trouvé inconvenant de vous rendre moi-même visite à Leipzig.

Telle est, mon cher Clemens, la chose dont on ne veut plus reparler maintenant. Tort ou raison ne sont nullement à être mis en balance ou équilibrés ici. L'instinct de la famille, qui, d'habitude aide à surmonter les individualités et les conceptions de la vie ainsi que les relations les plus disparates, en ce que, quoi qu'il arrive, désaccords, perturbations de toutes sortes, frère et sœur sont toujours inconditionnellement l'un à l'autre — cet instinct, qui en son temps me conduisit indubitablement dans votre maison malgré les plus grandes distances et l'éloignement de la vie, pour y chercher une sympathie, et même une sympathie inconditionnelle et indispensable à la nature... il n'aida pas votre bonne mère à comprendre son frère et à se tenir à ses côtés, en sœur, même à travers l'incompréhension.

Et plus un mot là-dessus ! Car je n'accuse pas, mais explique seulement !...

Du fond du cœur, je reste

ton

Bayreuth.

fidèlement dévoué oncle

9 oct. 1875.

Richard Wagner. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Levi, ⁽¹⁾ à Munich, du samedi 9 octobre 1875.

« Très estimé ami !

Merci beaucoup, ainsi qu'à l'excellent couple Vogl ! ⁽²⁾ Je réponds en bref simplement au sujet de votre proposition bien intentionnée que je pense que ce n'est plus le moment maintenant de donner des concerts ou quoi que ce soit pour la réussite de Bayreuth. Celle-ci est assurée, même s'il y a encore quelques difficultés à surmonter pour la suite : la bonne volonté de mes chanteurs et musiciens est mon soutien principal. Nous ne nous séparerons pas l'an prochain avant les trois représentations ; avec

(1) Herman Levi (Giessen, 7 novembre 1839 - Garmisch-Partenkirchen, 13 mai 1900), chef d'orchestre. Il créa *Parsifal* en 1882.

(2) Heinrich Vogl (Munich, 15 janvier 1845 - *Ibid.*, 21 avril 1900), ténor. Il avait créé les rôles de Loge en 1869 et de Siegmund en 1870 à Munich, et chantera Loge à Bayreuth 1876.

Thérèse Thoma épouse Vogl (Tutzing, 12 novembre 1845 - Munich, 29 septembre 1921).

celles-ci, tout sera en ordre. Laissez-moi ne rien ajouter à propos de ma répugnance pour l'exécution de fragments en concert ! Une représentation théâtrale de *Tristan* à diriger me fatiguerait également beaucoup trop, c'est pourquoi depuis de nombreuses années j'ai également laissé cela à des chefs en lesquels j'ai confiance.

D'un autre côté, je suis bien désolé de ne pouvoir continuer à approfondir ma connaissance des si compétents Vogl, entamée de manière aussi agréable. Si seulement je les avais tous les deux à Vienne ! Comme j'étudierais volontiers avec eux *Tannhäuser*, par exemple ! J'étais contre une simple invitation éphémère pour quelques représentations de *Tristan* à Vienne. Mais si les deux chanteurs pouvaient être d'accord un jour pour y aller pendant une période plus longue, je serais alors très heureux d'y répéter à nouveau *Tristan* avec eux. Je l'ai récemment écrit au directeur Jauner, en lui faisant observer que je n'éprouvais absolument aucun intérêt pour les représentations de *Tannhäuser* que l'on prépare actuellement avec le personnel de Vienne !

Si je pouvais obtenir un quatuor compétent de vos choristes pour l'an prochain, ce serait très bien : il faudrait juste qu'ils soient également présents aux répétitions, au moins à partir de juillet.

Je suis très heureux que vous pensiez à moi ; j'ai seulement l'impression que vous demeurez toujours dans l'incertitude au sujet de mon rapport avec Munich. Il n'y a pas dans le public certains « vieillards » avec lesquels je ne voudrais pas avoir affaire ; alors que l'ensemble du public munichois, des enfants jusqu'aux vieillards, m'est très cher ; je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Ce ne sont cependant certainement pas non plus les artistes, ni les chanteurs ni les musiciens : mais il y a des fantômes que je ne veux plus rencontrer !

Eh bien, l'an prochain nous serons tous amicalement réunis, nous n'aurons alors même plus peur des fantômes !

Mes meilleures salutations à M. et M^{me} Vogl ! Qu'ils me restent fidèles et bons ! Je demeure également très respectueusement

Bayreuth. votre dévoué
9 oct. 1875. Richard Wagner.

J'avais proposé au printemps dernier à Sa Majesté une exécution privée de mon dernier programme viennois avec M. et M^{me} Vogl (en Siegfried et Brünnhilde). Il n'en était rien sorti ! Est-il trop tard maintenant ? »

Dimanche 10 octobre

« Il y a vingt-trois ans aujourd'hui, ⁽¹⁾ je voyais R. pour la première fois !... (...) Le soir, nous avons nos musiciens ; ils rejouent un quatuor de Beethoven, opus ⁽²⁾ ; au premier mouvement, R. dit : « C'est la grâce de l'esprit le plus profond, heureux de la beauté formelle. » Il compare le chœur des chasseurs dans le *Freischütz* à celui d'*Euryanthe* : « Dans le premier, dit-il, Weber est encore tout à fait un poète populaire, il écrit un chœur comme on chante, tandis que dans *Euryanthe*, il est beaucoup plus poète dramatique, il écrit le chœur tel qu'on l'entend, à partir de la nature. » — « La marche d'*Euryanthe* également, même si elle semble légère et à peine esquissée, est

(1) Vingt-deux ans, en fait. Ce fut le 10 octobre 1853 que Richard Wagner, à Paris, avait dîné avec Liszt et ses enfants. Cosima n'avait pas encore seize ans.

(2) Cosima a laissé le numéro d'opus en blanc.



© Theater Museum Wien

Hans Richter vers 1875.

Photographie de Josef Szekely (1838-1901).

pensée de manière dramatique et c'est en effet en ce sens qu'elle agit. » — À propos de sa famille, R. dit en plaisantant : « J'ai à peu près avec elle les mêmes rapports qu'avec le cor de mon pied gauche. » Il parle du 10 octobre 1853 et fait apporter du champagne pour porter un toast en l'honneur de cette journée. »

Lundi 11 octobre

« R. a rêvé qu'il était à Hülse dans le Hanovre, qu'il aimait les belles maisons, le beau paysage, les montagnes magnifiques ; il m'avait alors appelée en me disant que c'était le Harz, mais j'étais occupée et il m'avait appelée une seconde fois me disant que je pourrais voir le Brocken, ⁽³⁾ cela m'avait séduite et j'étais venue le contempler en souriant. J'ai travaillé avec les enfants (...). »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hans Richter, à Vienne, du lundi 11 octobre 1875.

« Cher Richter !

Ainsi les choses deviennent sérieuses maintenant avec les représentations viennoises ! Je pensais déjà que j'allais m'en sortir, parce que les préparatifs (décors, ballet, etc.) me paraissaient être à la traîne ; aussi parce qu'il m'a fallu donner à entendre publiquement les récriminations de mon cœur au sujet de la distribution (surtout celle de *Tannhäuser* lui-même) (et aussi M^{lle} Wilt ⁽⁴⁾ en Élisabeth !!!). Dans l'ensemble,

(3) Point culminant du massif du Harz, à 1 141 mètres, le Brocken était réputé pour être le lieu de réunion des sorcières lors de la nuit de Walpurgis, du 30 avril au 1^{er} mai, évoquée dans de nombreuses œuvres de poètes et musiciens tels que Goethe ou Mendelssohn.

(4) Marie Liebenhaler (Vienne, 30 janvier 1833 - *Ibid.*, 24 septembre 1891), dite Marie Wilt et parfois Vilda, soprano. Elle venait de créer, le 10 mars 1875, le rôle-titre de l'opéra *La Reine de Saba* de Goldmark. Elle ne chanta finalement pas la production viennoise de *Tannhäuser* de 1875.

je dois bien avouer également que la chose tombe vraiment mal en ce moment ! – Il semble toutefois que l'on compte sur l'exécution de nos accords dans un sens amical... ainsi donc, voyons ce que nous pouvons faire. J'ai entendu dire que vous vous occupiez déjà de Vénus et de Tannhäuser. N'oubliez pas de faire remarquer à notre honorable Suédois⁽¹⁾ qu'il doit chanter le 2^e finale *en entier*. Il y aura des difficultés avec le *la* de l'adagio (« erbarm' dich mein ! ») ainsi qu'avec la phrase passionnée de l'allegro final ! ... Je suis toutefois obligé de déclarer que je ne supprimer rien ici et que si Labatt déclare qu'il ne le *peut* pas, je dois déclarer que pour cette raison seule que je ne puis me satisfaire d'une « représentation modèle » de *Tannhäuser* avec lui. Je crains donc qu'il n'y ait encore des embûches à surmonter ! – Avec *Lohengrin*, ce sera plus facile : ici, je veux seulement voir rétablir *toutes* les coupures : si le Signor Müller⁽²⁾ a une telle voix de lion, cela ira bien sans doute aussi. – Seulement, je vous en prie, veillez bien à sortir les choses, parce qu'au-delà de décembre personne ne me retient à Vienne.

Maintenant, à la grâce de Dieu ! Agréez les salutations de

votre
vieux

Bayreuth.
11 oct. 1875

Richard Wagner
suzerain de Tribschen. »

(1) Leonard Labatt (Stockholm, 4 décembre 1838 - Christiania [Oslo] 7 mars 1897). À partir d'octobre 1869, il travailla pendant 14 ans sur les scènes germaniques.

(2) Georg Müller (Francfort-sur-le-Main, 13 janvier 1840 - Baden bei Wien, 13 avril 1909), ténor. Membre de la troupe de l'opéra de la cour de Vienne de 1868 à 1897.



Leonard Labatt

« notre honorable Suédois... ».

Mardi 12 octobre

« C'est l'anniversaire de Lusch⁽³⁾ (...). »

Mercredi 13 octobre

« L'anniversaire de Loulou m'emplit de tristesse, je souffre et souffrirai toujours d'une pensée unique, je me consume dans les vœux que je fais pour la prospérité de Hans ; est-ce qu'un dieu plein de bonté m'entendra, le destin nous prendra-t-il en pitié, ou bien tout restera-t-il muet et triste, gris comme le ciel d'automne, mort comme les feuilles qui tombent maintenant ?... »

Lettre, de Richard Wagner, de Bayreuth, à Wilhelm Tappert,⁽⁴⁾ à Berlin, du jeudi 14 octobre 1875.

« Très cher ami !

Votre aimable lettre m'a particulièrement amusée. Le « Capitole » est trop beau !⁽⁵⁾ Je devrais en effet vous répondre beaucoup de choses là-dessus, mais où me faudrait-il alors me perdre ? et il me faut encore me retenir. Le programme de la « jeune » association W.⁽⁶⁾ me fait paraître mon entreprise là-bas encore fort dans le besoin. Elle l'est peut-être au fond, mais on le dément à présent, puisque je suis déterminé et ai dans tous mes *artistes* un magnifique soutien.

« L'opéra de Berlin ? » – Ne me concerne pas au plus profond de mon âme. Je ne crois pas au *Tristan* : personne au théâtre n'y a encore la moindre connaissance de la chose, qui repose en entier uniquement sur les demandes répétées de Hülsen⁽⁷⁾ à son sujet. – La « contremarque » de Joachim était magnifique.⁽⁸⁾ – Je vous ai cependant recommandé au photographe Albert ; les images par procuration sont d'ailleurs pour moi des « horreurs* » ! »

Il manque beaucoup de choses au catalogue des travaux non imprimés.

1. Les « Fées », opéra romant. en 3 actes (partition originale en possession du roi de Bavière).

2. La « Défense d'aimer » - opéra (2 actes). *Idem*.

(3) Lusch (tout comme Loulou), diminutif de Daniela von Bülow, née le 12 octobre 1860.

(4) Wilhelm Tappert (Ober-Thomaswaldau, Silésie - Berlin, 27 octobre 1907), compositeur et auteur musical. De 1876 à 1880, il fut rédacteur de la revue *Allgemeine Deutsche Musikzeitung*.

(5) Tappert avait écrit à Richard Wagner au sujet de l'association « Wagneriana » de Berlin, fondée par Loeser : « Löser m'a – d'autres aussi – affreusement dupé. En ce qui concerne les « fonds », les « sommes », il me faut dire comme cet Hébreu, qui se trouvait à Rome, et à qui l'on demanda ensuite : « As-tu vu le Capitole ? »... Pas un sou, répondit-il. » (Richard-Wagner-Stiftung Bayreuth, NA, IV A 37-4, n° 2) – Wagner avait, au début, placé de grands espoirs dans la société « Wagneriana » fondée en 1871 par le marchand de tabac berlinois Bernhard Loeser. La prétendue puissance financière de société s'était toutefois vite révélée chimérique.

(6) Une nouvelle association Wagner s'était fondée à Berlin, pour remplacer celle de Loeser.

(7) Botho von Hülsen (Berlin, 10 décembre 1815 - *Ibid.*, 30 septembre 1886), intendant général des théâtres de Prusse.

(8) Le violoniste Joseph Joachim, dans les années 1850, était encore un partisan de la « musique nouvelle » autour de Liszt et Wagner, avant de s'en éloigner à partir des années 1860 et de se rapprocher, notamment, de Brahms. Dans sa dernière lettre, Tappert avait écrit : « Monsieur Joachim se trouve d'ailleurs dans une mauvaise situation. Deux âmes habitent, hélas, dans sa poitrine. Il a entendu *Tristan et Isolde* à Munich et est maintenant convaincu que « la chose a quand même de l'avenir ». Il regrette beaucoup de ne pas pouvoir exprimer cette conviction de manière appropriée, car un changement d'attitude avait déjà eu lieu auparavant. (Il semble qu'il ne se soit pas fait remettre de contremarque au moment de sa « sortie » en 1860 !). »

* En français dans le texte.

3. Ouverture du roi « Enzo » de Raupach⁽¹⁾
4. Ouverture de concert en do majeur (avec fugato)⁽²⁾
5. Aria (intermède pour « Marie, Max et Michel ») de Blum (Riga, 1837) (existe encore)⁽³⁾
7. [sic] Aria (prière) pour Richard Roll dans la « Famille suisse » - Riga 1837.⁽⁴⁾
8. Aria (insertion pour *Norma* – destiné à Lablache – qui ne l'a cependant pas chantée (Paris, 1839).⁽⁶⁾
9. Une sonate en *la* bémol majeur. En possession de Mme Wesendonck à Dresde.⁽⁷⁾
10. Une fantaisie en *fa* dièse mineur chez ma femme⁽⁸⁾ et encore quelques bêtises ! – Avec cela, c'est assez pour aujourd'hui !

Demeurez bien disposé envers

Bayreuth
14 octobre 1875.

Celles-ci, outre la première ouverture de concert en ré mineur,⁽⁵⁾ sont en possession de ma femme.

vous
dévoué
Richard Wagner. »

Lettre de Cosima Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Nietzsche, à Bâle, du jeudi 14 octobre 1875.

« Cher ami,

Je souhaite que ces lignes arrivent le jour de la fête de Frédéric-Guillaume (pour les catholiques, c'est la Sainte-Thérèse)⁽⁹⁾ et vous apportent tous nos souhaits de bonheur et de délices. Votre lettre nous a fait chaudement plaisir, mais elle n'était pas nécessaire et il faudrait un ensemble de circonstances bien triste pour exiger de telles assurances ! J'imagine que vous commencez maintenant une nouvelle vie à Bâle sous la conduite et les bons soins de votre chère sœur. Saluez-la bien, je vous prie, dites-lui que la maison est toujours telle qu'elle l'a laissée ; Viktor, Katherine, Rausch, Ross, Georg,⁽¹⁰⁾ tous des noms qu'elle connaît ; s'y est encore ajoutée une excellente éducatrice, venant de Callenberg en Saxe, établissement où l'on doit travailler 13 heures par jour et où

l'on ne reçoit guère à manger ; elle est la petite-fille du recteur Baumgarten-Crusius,⁽¹¹⁾ ce qui la recommande fort à mon mari, et la rend de toute confiance. Nous venons de raccompagner notre nièce Claire von Kessinger et son mari à la gare,⁽¹²⁾ ils ont passé deux jours chez nous, qui furent d'une joie agréable pour tous. Nous attendons la semaine prochaine la visite de Mme Wesendonck, et la semaine suivante la comtesse Krockow ;⁽¹³⁾ on nous demande toujours de vos nouvelles, comme d'un membre de la famille. Nous nous envoyons ainsi des rapports idylliques semblables à l'atmosphère des Annales de Goethe, qui l'autre joue irritait tout à fait le maître à cause de son bien-être. Mais il vaut mieux ne pas parler des monstruosité de la vie, ce qui inspire *Faust* et à la chose des Nibelungen, ne se laisse pas chroniquer ni exprimer dans la correspondance, et demeure ainsi une idylle : demain, je vais à Altenburg, où j'ai donné rendez-vous à mes enfants du pensionnat ; vous avez bien vous aussi une idylle sous la forme d'une vieille princesse ?

Malwida Meysenbug⁽¹³⁾ écrit de Paris qu'elle part pour Rome ; nous regardons l'arbre vert doré de la vie, les feuilles tombent, le coucher de soleil s'est étendu sur le feuillage, il pleut avec cela et le temps est glacial, ce qui ne correspond pas à l'idylle. Il n'est pas encore décidé si nous irons à Vienne, mais cela semble très probable – celle-ci n'a pas grand-chose à voir avec l'idylle, et il est terrible de devoir s'occuper de choses aussi ordinaires après l'extraordinaire... mais c'est ainsi que Dieu l'a décidé. Ces dernières paroles m'amènent aux dictons populaires et je me demande (le P^r Overbeck⁽¹⁴⁾ sait tout, même qu'un musicien de Leipzig, dont nous ne connaissions rien tous, et dont le nom est à présent oublié, avait composé une *Belle au bois dormant* !) d'où vient le proverbe : « Qui sait attendre peut obtenir Nuremberg » ? Je n'ai de nouveau absolument rien lu pendant un certain temps, et dois également ajouter cela à l'idylle !

Adieu, cher ami, gardez votre sérénité et retrouvez la santé.

C. Wagner. »

(II/6/242-244).

(1) *Ouverture en mi mineur pour le Roi Enzo d'Ernst Raupach* (WWV 24), composée à l'hiver 1831-1832, jouée pour la première fois, avec l'ensemble de la musique de scène accompagnant la pièce (aujourd'hui disparue), à Leipzig le 17 février 1832.

(2) *Ouverture de concert n° 2 en ut majeur* (WWV 27), écrite et créée à Leipzig en mars 1832.

(3) « Sanfte Wehmut will sich regen » (« Une douce nostalgie veut s'exprimer ») (WWV 43), air de basse supplémentaire (sur un texte de Karl von Holtei) rajouté à l'opéra comique *Mary, Max und Michel* de Carl Blum, composé à Riga en août 1837 et joué pour la première fois le 1^{er} septembre 1837.

(4) Air de basse pour l'opéra lyrique *Die Schweizerfamilie* (« La Famille suisse ») de Joseph Weigl (WWV 45). Air en forme de prière probablement composé en décembre 1837 et sans doute créé le 22 décembre de la même année. Disparu. Richard Boll (et non Roll – erreur de transcription des éditeurs de la lettre ou confusion de Richard Wagner ?) est un des personnages de l'opéra, le père de cette « famille suisse ».

(5) *Ouverture en ré mineur (ouverture de concert n° 1)* (WWV 20), composée à l'été-automne 1831, exécutée pour la première fois à Leipzig le 25 décembre 1831.

(6) « Norma il predisse, O druidi » (« Norma le prédit, ô druides ») (WWV 52), air pour basse et chœur d'hommes à insérer dans l'opéra *Norma* de Bellini, composé fin septembre/début octobre 1839 à Paris, à l'intention de la basse Luigi Lablache. Ce dernier déclina poliment de le chanter en disant qu'il était « tout à fait impossible de l'insérer à cette date dans un opéra chanté aussi fréquemment que celui de Bellini ».

(7) *Une Sonate pour l'Album de M^{me} M. W.* [Mathilde Wesendonck] pour piano (WWV 85), composée en juin 1853.

(8) *Fantaisie en fa dièse mineur* pour piano (WWV 22), composée à l'automne 1831.

(9) Le 15 octobre.

(10) Différents domestiques ou employés de Wahnfried.

(11) Ludwig Friedrich Otto Baumgarten-Crusius (Mersebourg, 31 juillet 1788 - Iéna, 31 mai 1843), théologien protestant. Professeur de théologie à l'université d'Iéna, il en fut recteur à trois reprises.

(12) Clara Brockhaus (Leipzig, 25 février 1832 - *Ibid.*, 28 mars 1899), 3^e enfant de Friedrich Brockhaus et Luise Wagner, sœur de Richard. En 1857, elle avait épousé à Prossen (Saxe) Curt von Kessinger (Baselitz, Saxe, 5 avril 1828 - Iéna, 22 novembre 1914). Depuis avril 1875, il était colonel du 7^e régiment d'infanterie royale saxonne « König Georg » (n° 107). Il quittera l'armée le 21 juin 1883 avec le grade de général de brigade. Leur fils Friedrich (Dresde, 24 février 1866 - Weimar, 1^{er} mars 1946), était lieutenant-colonel lors de la capitulation de Tsing-Tao devant les Japonais en 1914 et termina lui aussi sa carrière au grade de général de brigade.

(13) Elizabeth Atcherley (Wolborough, Devon, 18 mars 1811 - Lubin, Basse-Silésie, aujourd'hui Pologne, 12 octobre 1882), fille aînée de Rowland Atcherley Esq. et d'Eliza Oliver, petite fille de William Oliver Esq., de Weston Manor House, près de Bath, avait épousé le 19 juillet 1852 à l'église de la Sainte-Trinité de Brompton, dans l'ancien comté du Middlesex, aujourd'hui quartier de Kensington à Londres, le comte Karl Reinhold Johann Krockow von Wickerode (né le 27 janvier 1825 - 1901) de Koslawagura en Haute-Silésie, fils de Karl Gustav Adolf comte Krockow von Wickerode (17 mai 1800 - 30 avril 1842). Elle était une fervente partisane de Bayreuth.

(13) Malwida von Meysenbug (Cassel, 28 octobre 1816 - Rome, 23 avril 1903), autrice des *Mémoires d'une idéaliste*, amie des Wagner et de Nietzsche.

(14) Franz Overbeck (Saint-Petersbourg, 16 novembre 1837 - Bâle, 26 juin 1905), professeur de théologie protestante et historien des religions. Ami et collègue à Bâle de Nietzsche, il correspondit avec lui jusqu'à l'effondrement psychique de ce dernier.



Anton Seidl.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Paul Wieprecht, ⁽¹⁾ à Berlin, du dimanche 17 octobre 1875.

« Honorable M. Wieprecht !

Nous expédions demain à votre adresse le nouvel instrument fabriqué par *Stengel* ⁽²⁾ pour la partie de cor anglais. Le fabricant m'en a joué et je pus constater qu'il est bien supérieur au cor anglais ordinaire en termes de puissance et de noblesse de ton. Le plus important maintenant est que vous poussiez l'artiste par vous recommandé, de votre autorité, à s'appliquer à en jouer avec beaucoup d'assiduité. Vous pouvez, en tant qu'excellent artiste, juger assurément au mieux de l'importance qu'il me faut attacher à voir mettre en valeur au plus haut point les passages de chant si particulièrement expressifs que j'ai confié au cor anglais. Si vous deviez donc constater que la personne que vous m'avez recommandée, et que j'ai si volontiers acceptée sur cette recommandation, ne devait pas se montrer à la hauteur de sa tâche, quelque peu difficile dans les circonstances, de sorte que nous ne puissions nous vanter d'offrir le meilleur à tous les égards, je suis alors convaincu que vous m'en avertiriez en temps voulu et me prêteriez peut-être main forte avec une nouvelle recommandation. Je crois toutefois que, sous votre direction et en suivant votre exemple, le meilleur sera accompli. Je vous ferai bientôt envoyer la partie de cor anglais (pour étude).

En espérant d'agréables retrouvailles maintenant plus tellement éloignées,

Bayreuth. votre
17 oct. 1875. respectueusement dévoué
Richard Wagner. »

(1) Paul Wieprecht (1839-1894), hautboïste de l'orchestre royal de Berlin. Membre de l'orchestre du festival de Bayreuth.

(2) Johann Christoph Stengel (1833-1902), facteur d'instruments à vent en bois de Bayreuth. Son père Johann Simon (1803-1885) et son grand-père J. S. (1771-1826) exerçaient déjà cette profession à Bayreuth.

Mardi 19 octobre

« La journée est belle, promenade avec R. ; Fidi continue à jouer au train, « si tu ne deviens pas un génie, tu seras au moins "un génieur" ! ». (...) Il y a dix-huit ans aujourd'hui, je me fiançais avec Hans. »

Lettre d'Anton Seidl, de Budapest, à Richard Wagner, à Bayreuth, du mardi 19 octobre 1875.

« Très vénéré maître !

Dans le bonheur que j'éprouvais de ma totale libération du service militaire, je reçus en même temps le coup le plus amer ; je perdais ma seule mère qui m'attachait encore à cette terre natale. Je me retrouve maintenant seul et abandonné dans ce monde, sans aucune protection, tributaire uniquement de mes maigres connaissances, pour continuer ainsi à me battre seul dans la vie.

Le plus grand malheur pour moi serait encore s'il ne m'était pas permis de continuer à m'instruire à vos côtés, maître vénéré, et de participer encore, si peu que ce soit, à votre entreprise. Je rattraperai, la conscience tranquille, mes travaux actuellement négligés et m'efforcerai de conserver à l'avenir votre confiance, car les maîtres ne se trompent jamais, je reste à jamais votre fidèle écuyer.

Je demeure, avec mon plus profond respect,
de vous Maître et de votre gracieuse épouse
le très obéissant,
Anton Seidl.

Budapest le 19 oct. [1]875. »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung,
Bayreuth. NA V A 29 - 1 Nr. 1]

Mercredi 20 octobre

« Fidi commence à lire et y prend plaisir. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Georg Unger, à Munich, du mercredi 20 octobre 1875.

« Excellent M. Unger !

Ne vous mettez pas en peine et poursuivez inébranlablement ce qui doit être bénéfique pour vous et pour l'art ! Pas d'hésitation à présent !

Ce serait vraiment bien de se séparer en bons termes avec le dir. Scherbarth, et je l'ai essayé, ai fait appel à son sens de l'honneur artistique, à son équité humaine ; il m'a bien entendu répondu que ces choses ne le regardaient pas en tant que directeur de théâtre, et qu'il ne pouvait l'accepter. J'ai simplement répondu à cela de manière claire que ce serait plus raisonnable qu'il l'accepte, parce que, s'il ne vous libérait pas dans de bonnes conditions, alors il faudrait que cela se passe dans de mauvaises ; nous aurions alors à attendre sa plainte et à nous défendre contre lui : par contre, s'il se comportait bien avec nous, compte tenu du but, vous lui témoigneriez assurément votre reconnaissance, dont, en qualité de chanteur arrivé à un grand renom, il vous serait alors facile de disposer.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire ici, il a eu recours à un avocat pour vous rappeler à l'ordre : vous avez fort bien répondu à celui-ci. Que reste-t-il à Herbarth ⁽³⁾ maintenant ? Il lui sera difficile de vous dénoncer simplement pour « rupture de contrat » ; s'il se montre

(3) Erreur de Wagner pour Scherbarth.

malveillant, je serais alors encore là pour montrer au public la chose sous son jour exact. Je pense, en revanche, qu'il saisira également cette occasion pour se parer de beaux atours et se pavaner devant son public avec notre correspondance. Ce serait alors très bien et je n'aurais pas grand-chose à ajouter. Cela ne peut *nuire* ni à votre relation avec moi, ni avec Herbarth. Il ne pourra pas non plus vous soutirer beaucoup d'amendes, etc. avant que vous repreniez un engagement ferme ; ce qu'il sera nécessaire de faire dans l'immédiat, il me faudra le faire. Puis attendez seulement le reste avec confiance : si cela en vient au procès, tant mieux ; il prend du temps, ne peut pas être absolument en notre défaveur, et... jusqu'au moment de sa décision, votre engagement touche à sa fin et vous êtes devenu Siegfried. Ne vous préoccupez de rien d'autre au monde que de vos études, afin qu'elles vous apportent vraie joie, gloire et honneur. Que le Dusseldorfois se fasse tondre la barbe pendant ce temps : c'est peut-être un malheur pour lui, mais... qui n'a pas de malheur ?

Je viens, au cours de mon voyage à Vienne, le 30 courant au soir pour une journée (le 31) à Munich. L'ami Frey aura peut-être la bonté de me réserver en temps voulu un logement pour ces 24 heures à l'*Hôtel Marienbad* (Les Saisons sont trop accessibles pour moi, situées dans la rue à côté du théâtre, etc.). J'ai besoin de 2 chambres à un lit et de 2 chambres à deux lits (enfants et gouvernante), ainsi que de 2 chambres de service pour les domestiques et la femme de chambre. Seulement ne dites rien à personne de mon arrivée, surtout pas au théâtre !

Vous devez également recevoir *Seidl* au bon moment ; mais il serait sans doute bon que vous puissiez vous assurer un pianiste compétent à Munich. Nous voulons en parler !

Gardez-moi bon courage et considérez-vous en sécurité comme dans le sein de Levi (je voulais dire d'Abraham) !

Saluez et félicitez en mon nom l'excellent Basilio, maître Hey, meilleures salutations de ma part ! Bon au revoir !

Bayreuth, 20 oct. 1875. Votre cordialement dévoué Richard Wagner. »

Mardi 26 octobre

Création au théâtre de la Gaîté à Paris de l'opéra féerie *Le Voyage dans la Lune* d'Offenbach.

Mercredi 27 octobre

« Le soir, le quatuor en *la* majeur de Beethoven⁽¹⁾ sans y trouver un très grand plaisir ; au moment du scherzo que R. a toujours qualifié de danse paysanne hollandaise, il constate qu'il l'a complètement recomposé dans son souvenir et qu'il est en réalité beaucoup moins vigoureux, plus sentimental qu'il ne le pensait. Celui en *mi* mineur⁽²⁾ nous plaît mieux, surtout le menuet dont R. déclare que c'est un des plus beaux qui aient jamais été écrits ! La première partie de ce menuet me fait penser au vol de deux papillons et à leur nostalgie de la lumière, un jeu d'émotions douloureuses et sereines en même temps ; — mais que peut-on dire de la musique ?... R. recommande aux jeunes musiciens de veiller à la différence entre les deux indications « *tempo di minuetto* » et « *minuetto* » ; le premier est plus lent, le second est devenu le *Ländler* à travers Haydn. Richard joue des quatuors de Haydn qu'il trouve magnifiques. »

(1) Opus 18, n° 5.

(2) Opus 59, n° 2.

Extrait d'une lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hermann Brockhaus, à Leipzig, du mercredi 27 octobre 1875.⁽³⁾

« [...] Lorsque j'ai vu ton écriture, j'ai cru que j'avais reçu un autre ordre [...] Je n'ai malheureusement découvert les dessous de cet ordre de Maximilien⁽⁴⁾ qu'après avoir répondu à tes félicitations ; j'avais en effet été dupé une fois de au sujet des motifs de cette remise de décoration. Elle n'eut lieu que parce que *la clique de Munich* voulait faire donner l'ordre à M. *Brahms*, mais on avait trouvé au chapitre que cela ne pouvait se faire sans avoir aussi une pensée pour moi [...] »

Samedi 30 octobre

Départ pour Munich de Cosima et Richard.

Dimanche 31 octobre

« Je vais voir Lenbach⁽⁵⁾ dans son atelier (...). Nous dînons avec Lenbach et à 8 heures, nous sommes à la gare, à cette même gare où je fis mes adieux il y a maintenant sept ans. »

Création au théâtre du Châtelet, à Paris, du concerto pour piano n° 4 en do mineur, op. 44 de **Camille Saint-Saëns**, avec le compositeur au piano et l'orchestre Colonne dirigé par Édouard Colonne.

Lundi 1^{er} novembre

Arrivée à Vienne.

Lettre circulaire aux chanteurs du festival, en date de Bayreuth, du lundi 1^{er} novembre 1875.

« L'ardeur sans réserve des compagnons artistiques de mon œuvre, ainsi que le succès magnifique de leurs réalisations qui s'est révélé lors des répétitions préliminaires de l'été écoulé, m'ont donné le courage plein de confiance d'annoncer finalement et fermement la représentation du festival scénique de Bayreuth à l'été de l'année commençant bientôt 1876.

Il ne me fallait que cette décision pour m'assurer de la part extérieure de notre entreprise si remarquable : nous pouvons considérer celle-ci comme menant à une issue favorable à tous égards.

Par conséquent, je vous envoie dès aujourd'hui le plan des répétitions rédigé avec précision que je crois avoir établi de la manière la plus conforme à la réussite de nos études, et qu'en conséquence j'ai l'intention d'exécuter ponctuellement à condition que mes compagnons artistiques m'en donnent les moyens par la ponctualité analogue de leur participation.

Un examen plus minutieux du programme de répétitions qui vous est soumis par les présentes vous fera connaître avec précision pendant quelle période et quels jours je compte sur votre présence et votre collaboration. De manière générale, suite à votre réponse amicale à ma circulaire d'invitation précédente de janvier dernier, je dois considérer votre participation aux répétitions générales et aux

(3) On ne connaît de cette lettre que cet extrait, reproduit dans le catalogue de la vente aux enchères du 14 mai 1936 par la maison Stargardt de Berlin.

(4) Voir bulletin des Rencontres Wagnériennes d'octobre à décembre 2023, n° 360, pp. 9 et 12.

(5) *Franz Seraph Lenbach* (Schrobenhausen, Haute-Bavière, 13 décembre 1836 - Munich, 6 mai 1904), peintre, surtout connu pour ses portraits de personnalités. Il a réalisé plusieurs portraits de Richard Wagner et de Cosima.

représentations, qui occuperont la période allant du 1^{er} juin jusqu'au dernier jour d'août 1876, comme déjà promise.

La répartition des répétitions vous permettra cependant, dans des cas particuliers, de disposer du temps libre, pendant lequel vous ne seriez pas occupé, à d'autres fins personnelles ; vous pourriez par exemple en conséquence prendre dès maintenant à votre gré vos dispositions pour des représentations en qualité d'artiste invité, etc. Dans les cas où l'octroi de congés particuliers pourrait vous causer des difficultés, je m'offre à vous soutenir par des demandes pressantes, y compris de ma part, auprès des autorités concernées.

En ce qui concerne les compensations matérielles pour le temps que vous m'avez si longtemps consacré, j'en reviens finalement encore une fois à ce que je vous disais dans ma première lettre d'invitation, et maintiens que je dois veiller à la compensation des sacrifices et des pertes insupportables, car je considère comme des plus indispensables de savoir les artistes choisis par moi conservés à la confrérie pour l'exécution de mon œuvre. Puisque je vous considère, à juste titre, en qualité de principaux garants de la réussite de mon entreprise, comme les mécènes de celle-ci, les comptes et les livres de mon conseil d'administration vous seront présentés à vous aussi, afin que vous puissiez constater par vous-mêmes que nulle partie n'a réalisé le moindre bénéfice, mais que la plus grande part des efforts et de la collaboration exigèrent des sacrifices.

Que, par votre participation et votre collaboration pleines d'amour, tournées uniquement vers la réussite de l'œuvre, se manifeste donc aussi un acte artistique tel qu'aucune autorité actuelle mais seulement une libre association de véritables appelés peut présenter au monde !

Joyeux au-revoir !

Bayreuth,
1^{er} novembre 1875. »

Mardi 2 novembre

« Le soir, le *Requiem* de Verdi dont il est décidé-ment préférable de ne pas parler. — — C'est aujourd'hui la Toussaint, j'ai perdu tant d'êtres chers ! »

Mercredi 3 novembre

« R. a une répétition à midi et cela lui donne beaucoup de mal, car il doit tout expliquer à ceux qui chantent pour lui pour la première fois. Bonne entente avec les Richter. Le soir, *Carmen*, nouvelle œuvre française intéressante par la manière dont elle fait ressortir avec énergie la nouvelle mode française. »

Lettre de Richard Wagner, de Vienne, à Friedrich Feustel, ⁽¹⁾ à Bayreuth, du jeudi 4 novembre 1875.

« Très cher ami !

Je suis légèrement enrhumé et fatigué d'avoir été si mal hébergé dans l'hôtel précédent, et aussi bloqué. Depuis hier, je suis maintenant bien logé à l'*Hôtel Impériale*, et compte poursuivre les répétitions

(1) Friedrich Feustel (Egern am Tegernsee, Haute-Bavière, 21 janvier 1824 - Bayreuth, 12 octobre 1891), banquier et président du conseil d'administration de l'entreprise du théâtre Wagner de Bayreuth.

demain. Pour aujourd'hui, en bref seulement la nouvelle que l'ami Düllip ⁽²⁾ s'est montré très humain et qu'il est déjà décidé que la résidence royale de Bayreuth sera cédée à leurs seigneuries princières : si l'empereur venait, le roi lui-même lui donnerait les pièces de son logis. — Sinon rien que les plaintes et les ouvertures les plus pénibles sur... les circonstances connues.

C'était ce que je voulais vous annoncer ! Conservez maintenant encore un peu de bonté pour moi, comme je vous demeurerai toujours reconnaissant !
Très cordialement,

votre

Vienne, 4 nov. 1875
Hôtel *Impériale* [sic]. »

Richard Wagner.

Samedi 6 novembre

« Les répétitions continuent ; pour moi, je m'occupe des costumes, ce qui n'aboutit pas à grand-chose car le temps me manque pour réaliser quelque chose de beau. Le soir, je vais voir *Carmen* avec R. »

Mardi 9 novembre

« R. est allé avec les enfants à Schönbrunn et leur a montré la ménagerie. »

Lettre de Richard Wagner, de Vienne, à Emil Heckel, ⁽³⁾ à Mannheim, du jeudi 11 novembre 1875.

La lettre suit le texte de la circulaire du 1^{er} novembre.

« EXCELLENTISSIME CHARGEUR DE PATRONS ⁽⁴⁾

Cela va d'ailleurs couci couça.

Un *cantor* Fischer à Zwickau vient d'enrôler dans son pays 6 et 2/3 patrons. Il a envoyé 6 000 marks et demande s'il pourrait avoir pour cela un billet de faveur !

Le 21 de ce mois, ici *Tannæuser*.

Je n'ai pas chez moi le tableau des répétitions ; faites-vous-en envoyer un par Feustel ou par Fischer (chancellerie des *Nibelungen*).

Bien des salutations cordiales de

Votre harassé,

RICHARD WAGNER.

Vienne, le 11 novembre 1875. »

(Traduction : Louis Schneider.)

Vendredi 12 novembre

« Richard va avec les enfants à l'aquarium. Le soir, il va voir un acte de *L'Africaine* ⁽⁵⁾ et me dit que s'il vivait à Vienne et qu'il ait affaire au théâtre, il ne toucherait plus jamais une plume pour écrire une note, tout lui semble profané. »

(2) Lorenz von Düllipp (21 août 1821 - 9 mai 1886), secrétaire de la cour du roi Louis II de Bavière.

(3) Emil Heckel (Mannheim, 22 mai 1831 – *ibid.*, 28 mars 1908), marchand d'instrument et de musique et éditeur musical de Mannheim, fondateur et président du cercle Wagner de Mannheim.

(4) Calembour de Wagner : Le mot *patron* au masculin désigne une personne qui « patronne », un mécène ; au féminin, elle signifie en allemand « cartouche ».

(5) Dernier opéra de Meyerbeer.



L'Hôtel Imperial de Vienne vers 1875 (façade sur le Kärntner Ring).
(Photographie de Michael Frankenstein & Comp.)

Lettre de Richard Wagner, de Vienne, à Friedrich Feustel, à Bayreuth, du dimanche 14 novembre 1875.

« Très cher ami !

La communication ci-jointe de Wiesbaden m'est arrivée, par inclusion, ouverte (c.-à-d. sans enveloppe) de ma maison de Bayreuth, d'où je crois pouvoir conclure que vous en avez déjà pris connaissance. Mais comme je puis me tromper, je vous renvoie la lettre et vous demande de m'indiquer ce que je dois faire selon votre conseil dans cette affaire. Cela a d'autant plus d'importance pour moi que je désire grandement pouvoir encore écrire une fois (pour ainsi dire en toute confidentialité) à Voltz au sujet de Batz afin de pouvoir me débarrasser personnellement et une fois pour toute de ce dernier. Je reconnais l'ignominie de ces personnes au fait qu'elles retiennent des fonds pour des revendications qu'elles ne peuvent ou ne veulent pas détailler (après si longtemps) sous la forme d'une simple facture !

Je serais vraiment très heureux d'avoir de vos nouvelles, ce bon élément de vie me manque ! Notre grande cause semble avancer sans encombre ? Hier, un prince ...ski⁽¹⁾ d'ici s'est renseigné à propos du certificat de patronage. Heckel m'en a annoncé 4, etc.

(1) Les points de suspension sont de Richard Wagner qui paraissait avoir oublié le nom exact. Il s'agit probablement du prince Victor Barjatinski, qui figure dans le répertoire des certificats de patronage émis.

Ici, je souffre seulement d'une grande fatigue et de prendre peu de plaisir à la chose : le matin, des répétitions très fatigantes, où je suis obligé de tout montrer aux gens ; ensuite, changement complet de vêtements, repos au lit ; vers le soir, une toute petite sortie (sans *Angermann* !),⁽²⁾ le soir un théâtre (très mauvais!) ou une conversation fatigante. La seule consolation, c'est que cela avance et que je puis espérer être de retour à la maison à la mi-décembre au plus tard. Les enfants se réjouissent déjà du jour du départ.

Mille salutations, très cher ami et au moins 500 au bon Gross !

Toujours dans la gratitude fidèle

Hôtel Impérial
14 nov. 1875.

vous
très dévoué
Richard Wagner. »

Mardi 16 novembre

« Deuxième répétition d'orchestre (deuxième acte), impression bouleversante ! — Mais R. a eu beaucoup de difficultés. Il est certain qu'il n'obtiendra une bonne représentation de *Tannhäuser* qu'à Bayreuth. »

(2) Auberge de Bayreuth, au 3 de la Kanzleistrasse, où Wagner avait l'habitude d'aller prendre un verre le soir. Le bâtiment a été détruit en 1892 et remplacé par le bureau de la poste, fermé en novembre 2018.

Jeudi 18 novembre

« Soirée avec le quatuor Hellmesberger, ⁽¹⁾ je fais la connaissance de M. Brahms qui tient la partie de piano dans un quatuor de sa composition ; ⁽²⁾ c'est un homme rouge, d'apparence grossière, son œuvre est sèche et prétentieuse. »

Samedi 20 novembre

« Beaucoup d'agitation pour la répétition générale qui a lieu ce soir à 6 heures et, malheureusement, pour le plus grand mécontentement de Richard ! L'orchestre est sans couleur, le ballet n'est absolument pas adapté à la musique, les chanteurs sont insuffisants, les décors défectueux, la machinerie mal conçue. — R. reste cependant d'un calme remarquable ; à la fin, il adresse une magnifique allocution à l'orchestre, s'excusant de les avoir fait s'occuper d'une si vieille œuvre. Richter remercie au nom de l'orchestre, lui baise la main et le remercie encore une fois et en son nom propre pour son indulgence... »

Lundi 22 novembre

« R. a encore beaucoup de remarques et de critiques à faire, à examiner certains faits scéniques (les éclairages, etc.). (...) À 6 heures et demie, représentation de *Tannhäuser*, meilleure que tout ce que nous attendions ; rien n'est comme R. l'avait voulu véritablement, mais il y a dans toute l'œuvre beaucoup de vie. R. a dû plusieurs fois remercier de notre loge ; à la fin, il est monté lui-même sur scène avec les chanteurs, ce qui m'a donné un sentiment pénible. »

Parmi les auditeurs de cette première de la « version de Vienne » (« version de Paris » avec traduction des nouveaux textes français en allemand et transition souple entre l'ouverture et la bacchanale du Vénusberg) se trouve le jeune Hugo Wolf, âgé de quinze ans. Un des jours qui suit, il réussit à se faire présenter à Wagner et lui montre ses premières compositions. Wagner le renvoie sans les regarder, parce qu'il n'a pas le temps, en lui disant de revenir le voir dans quelques années s'il repassait par Vienne.

Vendredi 26 novembre

« R. a rêvé récemment d'une situation où il se disait : j'ai déjà souvent rêvé cela, et voilà que cela m'arrive vraiment ! — Première répétition de *Lohengrin*. »

Lettre de Richard Wagner, de Vienne, à Lilli Lehmann, ⁽³⁾ à Berlin, du vendredi 26 novembre 1875.

« Chère amie !

Mille merci à l'avance !

M^{lle} Ammann ⁽⁴⁾ ne se laisse pas voir et personne ici ne la connaît. Si seulement j'avais pu récupérer le

(1) Le quatuor Hellmesberger fut fondé à Vienne en 1849 par Joseph Hellmesberger (Vienne, 3 novembre 1828 - *Ibid.*, 24 octobre 1893). Il subsista avec divers membres jusqu'en 1901. En novembre 1875, il se composait de Joseph Hellmesberger (1^{er} violon), Franz Radnitzky (2^e violon), Sigismund Bachrich (alto) et Friedrich Hilpert (violoncelle).

(2) Le quatuor pour piano et cordes n° 1 en *sol* mineur, opus 25 ou le quatuor pour piano et cordes n° 2 en *la* majeur, opus 26. Le quatuor pour piano et cordes n° 3 en *ut* mineur, opus 60, avait certes été achevé cette année, mais ne fut créé qu'en février 1876.

(3) Lilli Lehmann (Wurtzbourg, 24 novembre 1848 - Vienne, 17 mai 1929), soprano. En 1876, à Bayreuth, elle chanta Woglinde, Ortlinde et l'Oiseau de la Forêt.

(4) Antonie Amann chantera Siegrune à Bayreuth en 1876. Pas d'autre information sur cette mezzo-soprano.



Un auditeur enthousiaste de la première viennoise de la nouvelle version de *Tannhäuser* : Hugo Wolf à l'époque de ses études au conservatoire de Vienne (entre 1875 et 1877).

rôle de *Siegrune*, car – dans l'incertitude – M^{lle} Siegstädt ⁽⁵⁾ (tout à fait excellente) l'a obtenu ici.

J'ai encore du mal avec *Grimgerde*, car Jauner croit ne pas pouvoir m'abandonner son unique alto (M^{lle} Tremel, ⁽⁶⁾ très bonne) jusqu'à la fin août. Oui... si seulement notre Lammert ⁽⁷⁾ pouvait se dédoubler !

Voilà la situation. Juste pour que vous ayez de mes nouvelles ! – J'espère rentrer à Bayreuth le 15 décembre – j'ai ma femme et les enfants avec moi ici !

Meilleures salutations réciproques !

D'une humeur toujours misérable

votre

constant obligé

Richard Wagner. »

Vienne
26 nov. 75.
Hôtel Impérial.

(5) Hermine von Siegstädt (1844-1883), soprano à Vienne de 1864 à 1883.

(6) Wilhelmine Tremel ou Tremmel (*alias* Guglielmina Tremelli), soprano, née en 1848, à l'opéra de Vienne de 1872 à 1878. Le rôle de Grimgerde sera chanté par Hedwig Reichert-Kindermann.

(7) Minna Lammert (Sondershausen, Thuringe, 16 février 1852 - Berlin, 1921), mezzo-soprano. Elle chantait Rossweisse.

Lettre en français de Franz Liszt, de Tivoli, à Cosima Wagner, à Bayreuth, du 1^{er} décembre 1875.

« Ma chère fille,

La P^{csse} M. H. ⁽¹⁾ écrit de la manière la plus charmante à sa mère l'éclatant succès de la nouvelle mise en scène, et du *Tannhäuser*. On devait s'y attendre ; cependant les choses agréables font plaisir quand elles arrivent.

Probablement *Lohengrin* sera bientôt remonté selon la dictée de Wagner, que tous les théâtres suivront plus ou moins. La période des demi-procédés et des fausses obligations de la routine est passée : lorsqu'un homme de grand génie produit une œuvre, il s'agit de la représenter telle qu'il la comprend et l'enseigne. Assez d'inconvénients resteront toujours attachés aux représentations théâtrales pour qu'on n'y ajoute pas étourdissement des négligences saugrenues et des satisfactions dérisoires.

La dernière lettre de Wagner à Jauner est du meilleur goût et droit sens. Elle me rappelle ce *compliment* que Victor Hugo fit jadis à Bocage ⁽²⁾ : « Monsieur, c'est aux comédiens à saluer d'abord le poète ».

Avez-vous reçu les lignes que je vous adressais maladroitement à Bayreuth, les premiers jours de novembre ? Je vous demandais de m'indiquer le titre à donner à ma transcription du *Walhall* Motif – 2^{de} Scène du *Rheingold*. – Veuillez me l'écrire car Schott va publier cette transcription. ⁽³⁾

Lundi passé (22 novembre, fête de St^e Cecile) M. de Radowitz ⁽⁴⁾ m'a fait une très aimable visite avec sa femme, dans mon « Absteig Quartier » ⁽⁵⁾ Vicolo dei Greci ; et le même soir j'ai dîné avec eux chez M. de Kendell, à l'Ambassade d'Allemagne, palazzo Caffarelli (au Capitole) où Rad. a séjourné une huitaine avant de se rendre à son poste d'Athènes. Il m'a très bien parlé, comme quelqu'un qui agit de même, de Bayreuth, et des chances propices que rencontre à Berlin, le grand événement des *Nibelungen* auquel il s'intéresse activement.

Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et les vôtres.

FL.

1^{er} décembre 75 (Villa d'Este)

Parlez-moi de M^{me} la C^{sse} Dönhoff. ⁽⁶⁾ C'est à peine si je la reverrai cet hiver ; ne revenant à Pest qu'à la mi-février, et devant arriver à Düsseldorf (?) ou Weimar les premiers jours d'avril, je n'aurai guère le temps de m'arrêter à Vienne.



« Monsieur, c'est aux comédiens à saluer d'abord le poète ».

L'acteur Pierre Bocage en Buridan de *La Tour de Nesle* d'Alexandre Dumas en 1832.

Pour successeur du B^{on} Pirch ⁽⁷⁾ à Weimar on désigne le P^{ce} Lynar, ⁽⁸⁾ actuellement Conseiller d'Ambassade à Rome. »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung, Bayreuth, NA II C c 1 Nr. 48]

Samedi 4 décembre

Naissance à Prague du poète **Rainer Maria Rilke** (mort à Montreux le 29 décembre 1926).

Dimanche 5 décembre

« R. est allé écouter la *Cantate à sainte Cécile* de Haendel, il est ravi de l'exécution, surtout en ce qui concerne M^{me} Wild et il est ému au plus haut point par certains passages géniaux de la composition. — Le soir, troisième représentation de *Tannhäuser* qui fatigue beaucoup R. ; je suis la seule à être à nouveau très émue. »

(1) Marie Pauline Antoinette princesse zu Sayn-Wittgenstein-Ludwigsburg (Woronińce,auj. Voronivtsi, Ukraine, 18 février 1837 - château de Friedstein, près de Stainach, Styrie, 21 janvier 1920), épouse du prince Konstantin zu Hohenlohe-Schillingsfürst. Fille de Carolyne de Sayn-Wittgenstein, longtemps compagne de Liszt.

(2) Pierre François Tousez ou Touzé, dit Bocage (Rouen, 11 novembre 1799 - Paris, 30 août 1862), acteur. Il créa les rôles d'Antony ou de Buridan des drames d'Alexandre Dumas, ainsi que celui de Didier, de *Marion Delorme* de Victor Hugo.

(3) Aus *Richard Wagners Der Ring des Nibelungen: Walhall*, S. 449. Transcription du finale de *L'Or du Rhin*.

(4) Joseph Maria Friedrich von Radowitz (Francfort, 19 mai 1839 - Berlin, 15 janvier 1912), diplomate. Il sera ministre des Affaires étrangères en 1879-1880.

(5) « Logis ».

(6) Maria Anna Zoe Rosalia Beccadelli di Bologna e Acton, (Naples, 6 février 1848) - Rome, 26 janvier 1929), marquise d'Altavilla, princesse de Camporeale. Elle épousa à Lugano le 5 mai 1867 le comte Karl August Dönhoff, diplomate prussien. Divorcée en 1882, mariage annulé par le pape en 1885, elle épousera à Vienne le 9 janvier 1886 le prince Bernhard von Bülow (1849-1929), futur chancelier d'Allemagne de 1900 à 1909.

(7) Wilhelm Ferdinand Jasbon Freiherr von Pirch-Wobensin (1824-1881), ministre plénipotentiaire prussien à Weimar depuis 1873.

(8) Ernst Manderup Alexander zu Lynar (17 septembre 1834 - Berlin, 3 novembre 1886).

Lettre de Richard Wagner, de Vienne, à Friedrich Feustel, à Bayreuth, du samedi 11 décembre 1875.

« Cher ami !

Fatigué, éreinté et irrité, je vous écris ces lignes tard le soir !

Avant tout, un grand merci au cousin Adolf pour ses agréables nouvelles d'hier !

Nous rentrons – si Dieu le veut ! – mercredi matin à 11 heures. J'ai hâte de rentrer. Avant tout, je dois immédiatement engager une procédure à l'encontre du marchand de musique A. Fürstner de Berlin (pour atteinte frauduleuse à droits d'auteur). Je ne voulais pas l'introduire depuis Vienne, parce que, en dernière instance, je dois m'en remettre au tribunal de commerce du Reich. Je dispose de toute la matière nécessaire pour instruire l'avocat. Mais qui choisir comme avocat ? Käfferlein⁽¹⁾ suffira-t-il ? Faut-il plutôt faire appel à l'avocat de la Société des auteurs de Leipzig ? Que faut-il préparer à cet égard ? Pouvez-vous, en votre qualité de mon principal soutien, entamer ce qui est nécessaire afin que je puisse m'y mettre aussitôt après mon arrivée ?

Voyez-vous :

quand il y a urgence,
il faut toujours que ce soit Feustel !

Je suis par ailleurs très satisfait de certaines choses ici, surtout de la direction ; nous sommes les meilleurs amis ; je souhaite seulement que tout cela prenne fin. Lundi soir : répétition générale de *Lohengrin*. Mardi soir, avec le train de l'Ouest, c'est parti !

Puissé-je vous trouver tous en bonne santé et bien disposés !

Salutations cordiales

de votre

Rich. Wagner.

Vienne

11 déc. Soir »

Mardi 14 décembre

« Le 14, baptême chez les Richter ; la petite fille s'appelle Richardis Cosima Eva ; M. Dobner, prêtre à la Karlskirche, un très brave homme, est inexprimablement heureux de venir avec R. »

Mercredi 15 décembre

« (...) à 6 heures et demie, merveilleuse représentation de *Lohengrin*, — R. y assiste avec les enfants au deuxième rang d'orchestre et moi dans une première loge avec les Dönhoff. Après le premier acte, tempête d'applaudissements du public ; à la fin, quand les musiciens et les chanteurs saluent, R. va les remercier, le rideau se lève à ce moment et les acclamations du public et des chanteurs ne veulent pas prendre fin !... Nous sommes très gais le soir et nous restons debout jusqu'à 2 heures du matin. »

Jeudi 16 décembre

Départ de Vienne. Voyage de nuit. Arrivée à Bayreuth à 11 heures le vendredi 17 novembre.

Samedi 18 décembre

« Le soir, les « deux grandes » arrivent du pensionnat, Blandine gentille et tendre mais Daniella m'effraie véritablement par sa conduite. »



Georg Müller en Lohengrin (vers 1871).

Photographie d'Emil Rabending

Dimanche 19 décembre

« Les enfants me rapportent de très mauvaises notes ; je les gronde, ce que Daniella prend de la manière la plus triste ; Boni tient elle aussi quelques propos désobligeants, mais elle en éprouve ensuite un regret sincère ; Daniella, cette pauvre enfant, semble avoir décidé d'arriver ici à ses fins par une attitude de défi !... Que dois-je faire ?... Les épreuves graves de ma vie doivent-elles commencer maintenant ?... »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Gustav Steckner,⁽²⁾ à Leipzig, du lundi 20 décembre 1875.

« Très honorable M. Steckner !

Tout juste de retour de Vienne, je trouve ici votre dernier envoi, et, alors que le vert et le rose corres-

(1) Friedrich Karl *Ferdinand* Käfferlein (1823-1881), avocat. Il s'était installé à Bayreuth dans les années 1860. Membre du conseil d'administration du festival de Bayreuth. Wagner choisira finalement un avocat de Berlin, John Simson.

(2) Gustav Steckner, marchand de mode à Leipzig († 1881). L'immeuble commercial Gustav Steckner (Steckner-Passage) situé dans la Petersstraße 2, directement sur le marché, est relié au Thomaskirchhof et est l'une des premières galeries marchandes de la ville, conçue en 1875 par O. Jummel. L'immeuble, qui avait subi de nombreuses transformations, a brûlé en 1943.

pondent tout à fait à mes souhaits, il me faut immédiatement exprimer mon regret que le chamois ne convient une nouvelle fois pas du tout, à savoir que l'on a conservé la *même* nuance qu'il m'a déjà fallu refuser à plusieurs reprises. Vous reconnaîtrez l'erreur dans les échantillons joints. Puisque la couleur doit absolument correspondre exactement à l'ancienne, je vous demande ce qu'il faut faire avec cette nouvelle pièce, puisque nous ne pouvons que la laisser de côté et ne pas l'utiliser pour le moment ?

Respectueusement,

[votre] très dévoué
Richard Wagner.

Bayreuth

20 déc. 1875. »

Mardi 21 et mercredi 22 décembre

« On lui demande en Amérique d'écrire une composition inaugurale qui serait jouée à l'exposition ; peut-être va-t-il accepter. — Le problème principal est aujourd'hui de savoir comment payer, puisque nous n'obtiendrons pas les 30 000 thaler du fonds du Reich. R. se déclare prêt à donner des concerts partout après les représentations, mais ce n'est pas la garantie que nous en recevrons assez d'argent. R. pourrait mourir, dit-on. R. m'a demandé si je pensais que son entreprise réussirait. — Il me fait remarquer qu'il n'a pas écrit une note depuis quatre ans ; comme j'en souffre !... (...) M. Gross nous apporte ce soir une lettre de M. Scaria, celui-ci demande 2 700 thaler pour le mois d'août et 250 marks pour chaque soirée de répétition ; — R. renonce à la collaboration de ce monsieur. Mais maintenant, il faut chercher un nouveau Hagen !... »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Karl Eckert, à Berlin, du mercredi 22 décembre 1875.

« Cher ami !

Il y a 2 mois j'écrivis et fis un envoi à Wieprecht, au sujet du hautbois alto construit ici selon mes indications, dont je lui ai justement remis un exemplaire, afin qu'il le remette au joueur de cor anglais qu'il recommande pour exercice — à la place du cor anglais. Il devait non seulement me donner son avis à son égard mais aussi me confirmer que la personne qu'il m'avait recommandée était à la hauteur de la tâche. Or je n'en ai absolument aucune nouvelle ! Ne voulez-vous pas vous en charger ?

Je vous recommande d'ailleurs cet instrument une fois pour toute pour le cor anglais (du moins dans tous *mes* opéras), ainsi par exemple tout de suite pour *Tristan* (si les journaux disent vrai à ce sujet) !

J'ai encore un embarras... parmi quelques autres !

Son *timbalier*, Hentschel, a fait ici un fiasco général parmi les musiciens, parce qu'il est trop vieux et manque d'énergie !

J'ai maintenant ici le timbalier de Munich, qui est exceptionnel et à ma disposition. Comment faire pour laisser Hentschel à la maison sans offenser le bonhomme lui-même, mais aussi ses collègues ? J'ai demandé Gabrielsky (flûte) sur le désir particulier de Wieprecht, il ne doit cependant être pour rien dans l'orchestre, alors qu'il m'a fallu renoncer à l'enthousiaste Doppler de Vienne pour lui. Pour Wieprecht, auquel je tiens bien entendu beaucoup, je suis disposé à tout supporter et à n'offenser ni l'un ni l'autre.



L'immeuble commercial Gustav Steckner (Steckner-Passage) à Leipzig vers 1875.

Photographie de Hermann Walter (1838–1909).

© Wikipedia, Stadtgeschichtliches Museum Leipzig, Inv.-Nr. 3657

Mais... peut-être connaîtriez-vous un moyen de m'aider ou d'y remédier ici pour l'amour de la vérité artistique éternelle ?

Comment allez-vous ? Comment allez-vous ?
J'espère que le Schöneberger Ufer⁽¹⁾ m'aime encore !
Mille saluts cordiaux

votre
bon vieux
Richard Wagner.

Bayreuth
22 déc. 75 »

**Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à
Gottlieb Federlein,⁽²⁾ à New York, du mercredi
22 décembre 1875.**

« Très estimé ami !

Transmettez également à cette occasion mes meilleurs remerciements à M. le chef d'orchestre Thomas⁽³⁾ pour son action amicale en Amérique en ma faveur et en celle de mon entreprise ! En ce qui concerne sa dernière proposition à mon égard, je déclare qu'il est tout à fait possible qu'il puisse venir à l'esprit quelque chose d'utilisable, pour l'inauguration de la fête nationale américaine, peut-être sous forme de marche plus ample ;⁽⁴⁾ bien que je n'aie pas écrit une seule note depuis un long moment maintenant, et ai complètement cessé ce que l'on appelle composer – ce que vous pouvez sans doute vous expliquer !

Seulement – si je vous envoie la chose – je m'attends alors aussi à ce que les Américains se comportent bien avec moi, en particulier en ce qui concerne la promotion de mon festival scénique, que j'ai reporté à la seconde moitié d'août par égard particulier pour eux, ce qui n'est pas sans me poser de petites difficultés en ce qui concerne le personnel. J'aimerais pouvoir m'assurer des visites américaines sous peu. Sinon je n'exige rien d'autre que les revenus du Copyright américain pour ma composition, au sujet de laquelle j'espère en savoir un peu plus de la part de M. Thomas.

Puissiez-vous également bien vous porter – là-bas ! Je suis, avec mes meilleurs salutations,

votre
dévoué
Richard Wagner. »

Bayreuth
22 déc. 1875.

Mercredi 22 décembre

Naissance à Avignon d'**Antoine Mariotte** († Izieux, Loire, 30 novembre 1944). Élève de Vincent d'Indy. Il composa plusieurs opéras dont le premier, *Salomé*, d'après la pièce d'Oscar Wilde, fut créé le 30 novembre 1908 au Grand-Théâtre de Lyon.

(1) Adresse d'Eckert à Berlin.

(2) Gottlieb Heinrich Federlein (1835-1922), organiste et professeur de chant américain d'origine allemande installé à New York.

(3) Theodore Thomas (Esens, Basse-Saxe, 11 octobre 1835 - Chicago, 4 janvier 1905), violoniste et chef d'orchestre. Chef du New York Philharmonic en 1877-1878 et de 1879 à 1891. Il fonda et dirigea l'orchestre symphonique de Chicago de 1891 à 1905. Président de l'association Wagner de New York.

(4) Ce sera la « Grande marche de fête pour l'inauguration de la commémoration du centième anniversaire de la déclaration d'indépendance américaine », abrégé en « Grande marche de fête » ou « Centennial March ». Composée en février-mars 1876, elle sera créée le 10 mai 1876, à Philadelphie, dans le cadre de la partie musicale des célébrations liées à l'exposition universelle de Philadelphie. Wagner en demandera finalement 5 000 dollars.

**Lettre de Hans Richter, de Vienne, à Cosima
Wagner à Bayreuth, du jeudi 23 décembre 1875.**

« Très vénérée Maîtresse !

Veuillez accepter mes vœux les plus sincères, ainsi que ceux de ma femme, pour votre anniversaire. J'ai plus que jamais et plus qu'aucune autre raison de souhaiter sincèrement votre bien, car votre bonté angélique et votre lettre mont sauvé d'une chute profonde. Que vous ayez eu, le Maître très vénéré et vous, la grâce de porter mon pauvre enfant sur les fonts baptismaux fut pour moi la preuve suprême que vous avez tous les deux pardonné mon grand égarement. Mes actions à l'avenir doivent vous faire reconnaître que je sais reconnaître votre bonté avec la gratitude la plus sincère, et que je mettrai tout en œuvre pour effacer le souvenir de ma mauvaise action par le dévouement le plus fidèle.

Vous ne voulez pas entendre beaucoup parler de Vienne ; je dois seulement vous dire que la deuxième représentation de *Lohengrin* fut tout à fait égale à la première ; le chœur en particulier, qui s'était un peu reposé après la 1^{re} représentation, fut excellent. Ces braves gens avaient bien retenu les enseignements du Maître. Ce sera mon souci constant de tout maintenir *tel* que le Maître nous les a remises.

Chez moi, à la maison, tout va bien. Ma bonne épouse s'est levée aujourd'hui une heure pour la première fois. Je veille avec empressement à ce que l'on appelle ma petite fille « *Richardis* » et non « *Richardine* », ce qui sonne bien sûr de manière plus compréhensible pour les personnes superficielles. Votre bonne bénédiction se manifeste visiblement sur la petite, qui a l'air en pleine forme, est gaie, et pousse admirablement.

En vous exprimant une nouvelle fois nos vœux les plus sincères pour votre santé, je vous prie, très vénérée Maîtresse, de bien vouloir transmettre à notre Maître très vénéré notre hommage, à mon épouse et à moi, le plus sincère et le plus respectueux, ainsi que nos salutations les plus cordiales aux chers bons enfants.

Le plus respectueusement du monde,
votre
fidèle et dévoué pour la vie

Hans Richter.

Vienne, 23 déc. 1875. »

[Nationalarchiv der Richard-Wagner-Stiftung, Bayreuth.
NA IV A 19 I Nr. 6]

Vendredi 24 décembre

« Je continue mes préparatifs du matin jusqu'au soir ; le soir, R. m'offre une belle robe, mais ce qu'il me dit est encore plus beau : « Mon seul dieu, c'est mon amour pour toi ! » Le soir, après la distribution des cadeaux, R. me lit des passages de *Don Quichotte* et nous ne pouvons nous empêcher de beaucoup rire, comme s'il n'y avait plus ni chagrin ni soucis. »

Samedi 25 décembre

« Je remercie le ciel et la terre de mon sort, car une mission m'est échue que j'ai pu accomplir ; je me repens et demande pardon pour tout le mal qui a pu advenir par moi et je porterai avec courage ce que mon courage ne me permet pas de dire ! Petit déjeuner avec les enfants ; lumières de la vie, gâteau, chants ! Malheureusement, R. n'est pas bien. »

Dédicace de Richard Wagner, de Bayreuth, au roi Louis II, du samedi 25 décembre 1875. ⁽¹⁾

« Confiant
en la grâce et la clémence royales,

remet ce récit de sa vie,
un jour de son fils chose
la plus importante à préserver,
tel que contenu
en ces trois volumes,

à son auguste bienfaiteur
le roi Louis II de Bavière
pour sa possession exclusive
et prise de connaissance bienveillante

Richard Wagner.

Bayreuth,
Noël 1875. »

Dimanche 26 décembre

« Nous avons eu tous deux une mauvaise nuit ; les veilleuses étaient mal placées ; en outre, R. a fait un cauchemar, il a rêvé que j'étais devenue folle et que je voulais me séparer de lui ! »

Lettre de Cosima Wagner, de Bayreuth, à Friedrich Nietzsche, à Bâle, du dimanche 26 décembre 1875.

« Bayreuth, 26 décembre 1875.

C'est une jolie période autour des fêtes et des célébrations parce que les personnes qui nous sont les plus chères se rassemblent pour nous combler de paroles qui surpassent tout ce nous pouvons nous souhaiter dans nos moments de plus grande présomption. Votre lettre, cher ami, m'a ainsi totalement transportée ; je ne me demande guère si vous avez raison ou tort dans vos affirmations, je les accepte en ce jour d'anniversaire comme la plus belle offrande de fleurs, et suis heureuse qu'elle puisse apparaître ainsi aux amis !

Que mérite-t-on au reste dans la vie (hormis, ainsi que le pense Hamlet, des coups) ? Tout est grâce, bonheur ; ce que le bien nous accorde, nous souhaite, et nous amène ainsi, nous l'acceptons comme une haute naissance, ou le don du génie... que vous m'attribuez les représentations comme « récompense », c'est déjà une récompense au-dessus de tout mérite !...

Nous n'eûmes pas un arbre de Noël aussi exubérant que le précédent, en échange nous espérons un meilleur Nouvel An et un hiver plus calme. Le jour de mon anniversaire, je voulus monter sur la colline jusqu'au théâtre, seulement le temps était trop inclement pour la première, pour le second, je préfère bavarder d'autres choses avec le maître que de la discorde et des folies ⁽²⁾ qui s'élèvent encore autour de nous, plus menaçantes que réconfortantes. Il serait faux de ma part de vouloir prétendre que j'éprouve autre chose au sujet de cette entreprise que la force de tout supporter encore ; j'ai même

(1) Dédicace manuscrite dans le premier volume de l'édition privée en trois volumes de *Ma Vie*, que Wagner fit remettre au roi sur la table de Noël.

(2) Cosima fait ici un jeu de mot sur « Wahnfried », le nom de la demeure des Wagner, que l'on peut traduire par « paix des illusions, de la folie » et « Wahn-Unfried ».



© Wikimedia Commons

« Je vous prie aussi de saluer le Pr Overbeck... »
Franz Overbeck en 1876.

Photographie de Louis Zipfel à Zürich.

appris à souhaiter, dans un monde pour lequel je ne sais ce qu'il faut lui souhaiter !... Les mensonges insensés que les journaux, à ce que j'entends, rapportent sur l'action du maître à Vienne me rappellent le sort d'un poète arabe, qui avait reçu en punition que personne n'était autorisé à lui parler : où est l'homme d'État aujourd'hui qui inventerait cela comme récompense pour le génie ? « Wahnfried » a un peu de cela ; les aboiements et les hurlements ne traversent pas ses murs, mais ce qui arrête ces braillements, nous le découvrons malheureusement.

J'ai été très heureuse d'apprendre tant de choses excellentes sur tous nos amis ; j'aurais aimé voir le livre du Dr Rée. ⁽³⁾ – Je suis convaincue que le Dr Rommundt remportera notre prix (vous savez les 1 000 thalers encore à conquérir pour un meilleur plan d'éducation d'après une esquisse de notre maître) et m'en réjouis ! La vanité de Baumgartner passera sans doute, « ce sont les agrafes au bonnet du temps » est-il dit dans une pièce de Shakespeare, c'est ainsi que doivent sans doute se présenter les hussards ! Mais l'ami que vous avez envoyé à Malwida M[eysenbug] doit avoir des pensées suicidaires !...

Si vous étiez ici, je vous parlerais beaucoup de Vienne ; mais par lettre, il n'y a vraiment rien à dire ; car même un baptême chez Richter exigerait trop de détails – j'ai beaucoup parlé de la *Naissance de la tragédie* et l'ai finalement envoyée à la princesse Hohenlohe, qui la comprendra. Vu et entendu Brahms, je le compte lui aussi parmi les choses

(3) Paul Rée (Bartelshagen, Poméranie, 21 novembre 1849 - Celarina, Suisse, 28 octobre 1901), philosophe et médecin. Il avait rencontré Nietzsche en 1873 et s'était lié d'amitié avec lui. Il assista au festival de Bayreuth avec lui. Paul Rée venait de publier des *Observations psychologiques*.

verba volant ! Semper, Holtzendorff⁽¹⁾ moins, mais il faudrait que vous ayez plus de temps et moi plus de papier que, je m'en aperçois, il ne me reste de la feuille. Alors juste de bons vœux, les plus chaleureux et les plus sincères ! Votre santé s'améliorera comme votre ménage et votre auditoire, et lorsque nous serons tous vieux comme le monde, nous sourirons d'avoir pensé être libérés jeunes ! Transmettez nos meilleures salutations de nous tous à votre chère sœur, je vous prie aussi de saluer le Pr Overbeck.⁽²⁾ Comment nous reverrons-nous ?

Je n'ai pas eu d'ami dont le sort n'a pas tourné de manière étonnamment favorable ; aussi suis-je fermement convaincue que vous aurez de moins en moins besoin de faire preuve de patience. Voltaire dit des Genevois qu'ils ne méritent guère qu'on leur fasse plaisir ; je pense que les chers Allemands non plus, mais quand ils auront eu le plaisir, ils montreront alors peut-être un meilleur visage que celui que nous connaissons aujourd'hui.

(1) Gottfried Semper (Hambourg, 28 novembre 1803 - Rome, 15 mai 1879), architecte, ami de Wagner. Il est notamment l'auteur du théâtre de la cour de Dresde (le « Semper-Oper »), détruit par un incendie en 1869.

Franz von Holtzendorff (Vietzmannsdorf, Brandebourg, 14 octobre 1829 - Munich, 4 février 1889), avocat pénaliste et professeur à l'université. Il avait été l'avocat de Harry von Arnim, diplomate prussien qui, après sa brouille avec Bismarck qui le fit poursuivre et condamner pour détournement de pièces diplomatiques, s'était retiré en Suisse. Ses écrits virulents contre le chancelier le firent de nouveau poursuivre, cette fois pour trahison et insultes envers l'empereur, et condamner par contumace en 1877. Il mourut à Nice en 1881.

(2) Franz Overbeck (Saint-Petersbourg, 16 novembre 1837 - Bâle, 26 juin 1905), professeur de théologie protestante et historien des religions, dont la carrière se limita à la Suisse à la suite de ses positions critiques sur la théologie. Ami de Friedrich Nietzsche avec lequel il échangea une abondante correspondance.

O. Beta (3) a imprimé, sans éditeur, et son livre contient beaucoup de choses importantes, malheureusement on ne peut que se taire sur le style !... Gersdorff⁽⁴⁾ semble marcher sur les pas de Freier, et notre bon Rohde⁽⁵⁾ est plus riche ou plus pauvre d'une expérience ! Car qu'apprend-on d'une pareille expérience ?...

Mille salutations de nous tous

C. Wagner. »

(II/6/260-262).

Lundi 27 décembre

« R. a rêvé que la reine de Prusse lui révélait qu'elle était sa mère !... (...) R. éprouve un grand dégoût à l'idée de l'œuvre qu'il doit écrire pour l'Amérique, il me dit que ce n'est pas digne de lui ! — Profonde amertume à l'égard de Bismarck. — — N'avoir pour seul recours que Feustel et les jeunes ! »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Hans Richter, à Vienne, du lundi 27 décembre 1875.

« Cher ami !

Tout va bien ! Sauf : Mlle von Siegstädt m'a renvoyé le rôle de Siegrune, parce que... elle ne pourrait

(3) Ottomar Heinrich Beta (de son vrai nom Bettziech) (Berlin, 7 février 1845 - Steglitz, 20 février 1913), journaliste et écrivain nationaliste antisémite. Il publia aussi sous les pseudonymes L'Homme dans la Lune, Aron Halmlos, Caducée et Malthus II. Le livre évoqué est *Darwin, l'Allemagne et les Juifs, ou le judéo-jésuitisme. Trente-trois thèses, avec un post-scriptum sur un facteur oublié de l'économie nationale*.

(4) Carl von Gersdorff (1844-1904), major et chambellan prussien, ami et correspondant de Friedrich Nietzsche.

(5) Erwin Rohde (1845-1898), philologue helléniste, un temps proche de Nietzsche.



Le quatuor Udel vers 1880. Karl Udel est le premier à gauche.

obtenir aucun congé. Très étonné, j'écrivis à Levi qui s'était offert auprès de moi comme correspondant pour ce genre d'affaires, etc. — Pas de réponse ! — Peut-être le rôle a-t-il paru trop insignifiant à M^{lle} S. et a-t-elle pris ce... prétexte ? Dans ce cas, voulez-vous encore lui proposer la 2^e Norne (qui était jusqu'à présent attribué à M^{me} Vogl) ? — *Scaria* a posé des exigences exorbitantes : je lui ai fait écrire qu'il me fallait face à cela renoncer à sa collaboration.

Convenez par contrat avec le double quatuor d'hommes que M. le directeur (à l'exception des deux ténors de l'été dernier) m'a recommandé, qu'ils s'engagent du 1^{er} juillet jusqu'au dernier d'août (soit 2 mois), moyennant les mêmes indemnités que les musiciens de l'orchestre, à savoir :

1°. l'argent du voyage en II^e classe de Vienne à Bayreuth et retour,

2°. logement gratuit,

3°. soixante thalers par mois pour frais de séjour.

De même pour les 3 femmes choristes.

Vous recevrez les 4 tubas la semaine prochaine ; faites aussi vos conventions avec les 4 cornistes.

Fischer a dit qu'Udel⁽¹⁾ n'était pas très bon comme violoncelliste. Est-ce vrai ?...

Écrivez à présent avec zèle.

Saluez la bonne petite femme : que toutes les bénédictions soient sur vous et notre petite filleule !

Personne (sauf vous) ne donne de nouvelles de Vienne.

Puisque je considère que c'est une *bonne action*, je viendrai volontiers encore une fois une journée à Vienne afin de contribuer par ma direction personnelle de *Lohengrin* à la représentation au bénéfice du chœur. Seulement pour que cela leur serve à quelque chose, que le directeur Jauner fasse aussi quelque chose : les prix élevés permis uniquement grâce à ma « présence en personne » doivent aider (en dehors des recettes de la direction) à procurer quelque chose pour le chœur. Cette recette — ordinaire — qu'il la fixe maintenant aussi bas que possible, en échange de quoi je renonce aussi bien à mon tantième qu'à tous frais de voyage et de séjour (les gens m'ont *trop* fait plaisir !).

Adieu ! Cher Hans ! Les enfants arrivent, le diable se déchaîne !

De tout cœur

Bayreuth
27 déc. 1875

ton
vieux
Richard Wagner. »

Mardi 28 décembre

« Bien que j'aie pris la ferme décision avec R. de ne jamais parler de ce qui est pénible, mais de le combattre ou de le supporter en silence et de ne parler que de ce qui est beau, je le mets pourtant au courant de la lettre de Mimi ; il écrit ensuite une lettre au prince Bismarck dont j'envoie une copie à Bucher. L'amour permet de supporter toutes les tristesses et toutes les épreuves ! »

(1) Karl Udl (Varazdin, Croatie, 6 février 1844 — Vienne, 27 janvier 1927), violoncelliste, chanteur (ténor) et compositeur. De 1876 à 1897, il enseigna le violoncelle au conservatoire de la société des amis de la musique de Vienne. En 1938, son nom fut donné à une voie de Kaiserebersdorf, une des communautés cadastrales de Vienne. Il chanta de nombreuses années dans le « quatuor Udel », quartette comique de chanteurs. Il avait joué de son violoncelle dans la *Neuvième symphonie* de Beethoven lors de la pose de la première pierre du palais des festivals de Bayreuth.

(2) Adolf *Lothar* Bucher (Neustettin, 25 octobre 1817 - Glion, Montreux, 12 octobre 1892), journaliste et homme politique, proche conseiller du chancelier Bismarck.



**Le chancelier Otto von Bismarck
en uniforme de cuirassiers.**

Photographie de Loescher, P. & Petsch du 3 juillet 1871.

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, au chancelier Otto von Bismarck, à Berlin, du mardi 28 décembre 1875.⁽³⁾

« Votre Altesse princière !

Lorsque je présentai le conseil d'administration de mon entreprise de festival scénique à la majesté de l'Empereur allemand, afin de solliciter de Sa Grâce une avance comptant pour le financement ultime de cette entreprise, je me crus en droit de m'appuyer sur la considération qu'un projet resté non seulement sans soutien de notre grande finance juive et de sa non moins grande presse, mais outragé et persécuté, devait en premier trouver sa protection là où, contre toutes les corruptions de l'esprit allemand et à travers toutes les difficultés qui en découlent, une pensée dédiée à la culture allemande doit pouvoir s'attendre à de la considération et des encouragements.

Pour autant que je le sache, notre requête fut également perçue dans ce sens par S. M. et recommandée à la Chancellerie de l'Empire pour financement ; si au contraire la demande a été rejetée par V. A. avec un rapport défavorable, il me faut alors sans doute supposer que ce fut précisément ma mauvaise volonté envers cette puissance qui, dans l'Allemagne

(3) Seul le brouillon de la lettre de Richard Wagner à Bismarck a été conservé dans les archives de Bayreuth. La localisation de l'original de la lettre est inconnue.

d'aujourd'hui, est pratiquement la seule à promouvoir les affaires publiques, que je désignais ci-dessus, qui a aussi rendu incertain le jugement de l'homme vers lequel nous avons l'habitude de regarder avec l'assurance la plus ferme dès qu'il s'agissait des intérêts allemands.

Si je me permets en cette occasion d'importuner encore une fois V. A., j'en tire le courage de la possibilité qui s'offre de présenter à votre jugement les informations suivantes en faveur de mon entreprise.

Malgré la finance et la presse juives, mes œuvres sont devenues, depuis un quart de siècle, une propriété bien-aimée du public allemand, leur esprit et leur orientation une base éducative encourageante pour une bonne part de la jeune génération. Si je veux consolider ce succès en m'efforçant, au prix de sacrifices de toutes sortes, de présenter et montrer l'œuvre d'art originale voulue par moi, empruntée en aucune partie à une nationalité étrangère, sous une forme entièrement pure et non défigurée, ainsi que cela ne peut se produire sur nos théâtres ; si je ne devais compter que sur la participation de particuliers se trouvant en avoir les moyens ; je n'aurais qu'un seul regret, celui de ne pas avoir eu cette idée en tant que Danois, Suédois, ou Hollandais, parce que dans exactement le même cas les moyens de financement nécessaires auraient immédiatement été mis à leur disposition avec une fière ardeur par leurs États à l'esprit patriotique.

Or, 150 000 thalers ont déjà été offerts comptant pour le financement de mon entreprise par des particuliers dévoués ; la sensation extraordinaire suscitée par les représentations finales, auxquelles les meilleurs artistes d'Allemagne consacrent bénévolement leurs forces, attirera le moment venu de tous les pays du monde tellement de visiteurs que tous les frais seront couverts, et que je pourrais finalement me vanter d'avoir tout obtenu par moi-même.

Nous avons besoin d'un soutien temporaire pour couvrir les frais des préparatifs : une avance relativement modeste peut nous l'octroyer. Comme je ne puis m'adresser ni aux Juifs ni aux Jésuites, parce qu'il m'est impossible d'adapter ma pensée à leurs intérêts, je me tourne vers l'Empire allemand.

Ce serait tout de même un étrange malentendu si, au moment présent, je devais être pris par Son Altesse le Chancelier pour un homme tel qu'une presse, essentiellement méprisée par tout homme d'honneur, vénale et dont les mensonges sont démentis par mes actes et mes succès, aime à me représenter.

Confiant en ce que cette motivation peut-être un peu audacieuse de ma demande n'aura pas jeté le trouble sur le regard si clairvoyant du grand et courageux conducteur de l'histoire allemande, j'entretiens plutôt l'assurance que V.A., libre de toute considération pour les opinions et intérêts mesquins qui entourent un prétendu « compositeur d'opéra », examinera de nouveau et avec faveur la requête que mon conseil d'administration vous a soumise, ce que j'aimerais solliciter de V. A. du fond du cœur avec ma plus grande soumission.

Etc. p. p.

28 décembre 1875. »

Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Verena Stocker, à Lucerne, du jeudi 30 décembre 1875.⁽¹⁾

« Chère Vreneli !

Ainsi doit-on – en bon souvenir – toujours vous appeler ! Meilleurs vœux pour la nouvelle année, et merci beaucoup pour vos mêmes souhaits. Nous approchons maintenant de l'année où les représentations préparées depuis de longues années doivent avoir lieu. Elles commencent le 13 août. Ma femme vous écrira.

Pour aujourd'hui, je voulais juste voir acquitter ma vieille contribution en souvenir de mon mariage – d'ordinaire versée à l'église – entre vos mains, ma chère ! Voici donc quelque chose pour mon filleul Wilhelm ! Puisse-t-il bien se développer !

Du fond du cœur vous salue, vous et le bon Jakob
votre
Bayreuth. toujours fidèle
30 déc. 1875. Richard Wagner. »

Poème sans date (fin décembre 1875) de Richard Wagner.

À la forge des Nibelungen !⁽²⁾

À la forge des Nibelungen
Envoyez un chant à la place de fleurs,
J'adresse donc ce salut
Parce qu'il me faut rimer.⁽³⁾

Si les lames de vos épées,
Bravement, chantent bientôt autour de nous,
Forêt et prairies récompenseront de leur chant
La forge et le forgeron.

Vendredi 31 décembre

« Nous ne sommes pas précisément gais en ce dernier jour de l'année ; le soir cependant, devant l'arbre allumé, la gaieté revient ; nous coulons du plomb, Fidi a un casque et un bouclier, Isolde un nid d'oiseau, Boni un jeune homme, Loulou un dragon, Eva la Fortune ! Ensuite, nous jetons nos chaussures. Nous nous couchons et nous voulons entrer dans la nouvelle année en dormant, mais elle m'atteint alors que je suis encore éveillée ! Je souhaite du fond du cœur aux méchants la paix, aux bons l'accomplissement de leurs désirs ! Je ne conserve de mauvais sentiment pour personne, même pas pour ceux qui me veulent, qui nous veulent du mal. – – – J'aspire au repos ! Je me propose d'accomplir tous mes devoirs ! »

(1) (2) Verena Weidmann (Embrach, près Zurich, 3 août 1832 - 1906), gouvernante de Richard Wagner à Munich, Genève et Tribschen. Elle épousa le 30 janvier 1867 Jakob Stocker, qui entra alors au service du compositeur. Son premier enfant, Wilhelm Richard, né le 4 octobre 1868, avait eu Richard Wagner pour parrain. Elle quitta le service de Wagner en mai 1869.

(2) Ce texte est, nous apprend-on, une « réponse à un poème adressé à l'épouse du maître et signé « La forge des Nibelungen à Munich 1875 ». Julius Hey, Georg Unger, Anton Seidl, Franz Fischer. »

(3) Dans l'original, les huit vers riment deux à deux.

L'ANNEAU DES NIBELUNGS.

Trilogie de RICHARD WAGNER.

Essai musical et critique

C. A. CUI.⁽¹⁾

(Traduction de Mikhaïl Ivanovitch Doubine.)

V.

Troisième journée : *La Mort des Dieux*

Introduction. L'endroit sauvage où Wotan endormit Brünnhilde. Les trois Nornes (un genre de Parques) tissent le destin et tiennent à tour de rôle des paroles mystérieuses et symboliques. Autrefois, elles déroulaient leur fil à côté d'un chêne, près duquel coulait un ruisseau ; mais Wotan se tailla une lance dans ce chêne — et l'arbre se dessécha ; il but de l'eau du ruisseau — le ruisseau s'assécha, et Wotan perdit un œil. Leur chant devint sombre, et elles ne filent plus auprès de cet arbre. Wotan tenait le monde entier en son pouvoir ; mais un héros est survenu qui a brisé sa lance. Wotan ordonna d'abattre l'arbre. Le Walhalla se dresse, les héros des dieux à l'intérieur. Un tas de branches sèches l'entoure — ce sont les restes de l'arbre ; il brûle et illumine le Walhalla. Les Nornes mènent ce genre de discours et autres similaires. La nuit passe ; elles ne voient pas ; leur fil s'emmêle, le fuseau se brise, le fil se déchire. Seul l'Anneau, avec haine et envie, accomplit sa tâche. Leur omniscience est révolue. Elles se lient avec leur fil, s'étreignent et disparaissent sous terre.

L'aube. Entrent Siegfried et Brünnhilde. Scène d'amour. L'amour de Brünnhilde seul ne suffit pas à le satisfaire. Brünnhilde elle-même l'envoie à la recherche de nouveaux exploits. Elle lui donne un cheval, il lui donne l'anneau. Les adieux. Siegfried la laisse sous la protection des flammes.

Acte Un. Les bords du Rhin. La demeure de Hagen, Gunther et Gutrune, souverains des Gibichung, tribu également d'origine divine. Sombre, sage et avide de pouvoir, Hagen est le fils de Grimhilde, violée par Alberich ; Gunther et Gutrune sont ses enfants légitimes. Ils discutent entre eux de l'anneau et du trésor des Nibelungs, maintenant entre les mains de Siegfried, qui n'en connaît pas la valeur. Hagen parle des exploits de Siegfried, gardant seulement le silence sur ses liens avec Brünnhilde. Il sera bientôt là : il faut lui offrir une boisson après laquelle il oubliera toutes les femmes ; puis il verra Gutrune, l'aimera et l'épousera. Et Gunther doit épouser Brünnhilde. Mais, comme il n'est pas lui-même capable de traverser les flammes qui entourent Brünnhilde, c'est Siegfried qui le fera à sa place, en prenant l'apparence de Gunther. (Siegfried possède, n'est-ce pas, un heaume magique.) Tout se passe ainsi. Siegfried arrive sur une barque avec un cheval, à la recherche d'aventures, offrant hostilité ou amitié à la puissante tribu des Gibichung. —

(1) Voir les trois parties précédentes du compte-rendu de César Cui dans les *Bulletin des Rencontres Wagnériennes* n°s 365-366, de janvier à mars 2025, n° 367-368, d'avril à juin 2025 et n° 369-370, de juillet à septembre 2025.



© D. R.

Les trois Nornes.
Johanna Jachmann Wagner (1^{re} Norne),
Josephine Schefsky (2^e Norne)
et Friederike Grün (3^e Norne) en 1876.
Photographie de Joseph Albert de Munich.

ERRATUM.

Dans le dernier numéro du bulletin des Rencontres Wagnériennes (n° 369-370), la légende des deux photos du haut des pages 24 et 25 s'est trouvée par erreur identique.

La photo de la page 24 en haut à gauche représente bien « Hedwig Reicher-Kindermann (Grimgerde) en 1876. »

La photo de la page 25 en haut à gauche, par contre, devrait avoir la légende suivante : « Johanna Jachmann-Wagner (Schwertleite) en 1876. » Son crédit photo est : © Theater Museum Wien.

Toutes nos excuses pour cette erreur.



Le Crépuscule des dieux, acte I, scène 1.

Photographie d'une peinture en couleurs de Josef Hoffmann réalisée en 1878 à la demande du roi Louis II.



Gunther le salue avec les plus vives assurances d'amitié. Gutrune apporte une boisson, Siegfried boit à la santé de Brünnhilde et l'oublie aussitôt. Fasciné par Gutrune, il promet à Gunther de lui obtenir la main de Brünnhilde. Le serment d'amitié : Siegfried et Gunther s'entaillent le bras avec leur épée, mêlent leur sang au vin, boivent à tour de rôle, puis Hagen tranche en deux la corne dans laquelle ils ont bu. Les nouveaux amis partent vers Brünnhilde. Hagen les regarde partir, en disant que l'anneau lui appartiendra, qu'il sera le souverain.

La scène suivante se déroule de nouveau au rocher de Brünnhilde. Sa sœur, la walkyrie Waltraute, lui rend visite. Brünnhilde lui raconte ce qu'il lui est arrivé (contenu de *Siegfried*. En général, dans les opéras de Wagner qui composent *L'Anneau des Nibelungs*, on trouve constamment des récits du contenu des opéras précédents, comme dans le but pratique de pouvoir les donner indépendamment les uns des autres, tout en conservant un sens général compréhensible). Waltraute à son tour raconte que depuis que Brünnhilde les a quittées, elles ont connu ténèbres et inquiétude au Walhalla. D'abord, Wotan a voyagé tout seul à cheval. Récemment, il est rentré

Gunther (Eugen Gura) en 1876.

Photographie de Joseph Albert de Munich.

Louise Jaide (Waltraute) en 1876.
Photographie de Joseph Albert de Munich.

avec sa lance brisée, a ordonné d'abattre un arbre séculaire et d'en faire un bûcher. Il a rassemblé les dieux autour de lui et tous s'assirent. Il reste ainsi assis, silencieux et grave, tenant les fragments de la lance dans ses mains, sans même toucher aux pommes de Freya. Il dit un jour que si Brünnhilde rendait l'anneau fatal aux filles du Rhin, tout pourrait encore être sauvé. Waltraute est venu interroger Brünnhilde à ce sujet. Mais, malgré toutes les demandes de sa sœur, Brünnhilde est inexorable : elle a été bannie du nombre des dieux, cet anneau est le souvenir de Siegfried ; il le remplace auprès d'elle, l'amour est plus important que l'immortalité. Waltraute s'en va, désespérée. Le cor de Siegfried se fait entendre. Brünnhilde court à sa rencontre, mais, devant elle, apparaît Siegfried, sous l'apparence de Gunther ; il vient en faire son épouse, qu'elle le conduise en la chambre nuptiale. Brünnhilde désigne son anneau. Siegfried le lui enlève de force. Alors Brünnhilde, soumise au pouvoir de l'anneau, pleine de désespoir et de dégoût, se rend dans la chambre nuptiale. Siegfried, en la suivant, s'adresse à son épée : « eh bien, Notung, révèle-toi : ce que j'ai chaste-ment courtisé pour mon frère, que ma loyauté le préserve. Ne me laisse pas approcher de son épouse ».



© Boston Public Library - Digital Commonwealth



© Freie Universität Berlin, Institut für Theaterwissenschaft, Theaterhistorische Sammlungen, Nachlass Brandt

Le Crépuscule des dieux, acte II, scène 2.

Photographie d'une peinture en couleurs de Josef Hoffmann réalisée en 1878 à la demande du roi Louis II.



Hagen (Gustav Siehr) en 1876.
Photographie de Joseph Albert de Munich.

Acte Deux. De nouveau chez Gunther. Les bords du Rhin. Hagen dort, assis sous un arbre. Son père Alberich lui parle, après s'être élevé de sous la terre. Déjà la mort des dieux approche, déjà Wotan a été vaincu par son descendant. Il suffit de s'emparer de l'anneau et d'empêcher qu'il ne tombe entre les mains des filles du Rhin. Alberich disparaît sous terre ; il commence à faire jour ; Hagen s'éveille. Siegfried entre et Gutrune vient à sa rencontre ; il a devancé tout le monde, pour se hâter vers sa chère Gutrune. Elle l'interroge avec crainte : a-t-il eu une relation avec Brünnhilde ou non ? — Non. Tout comme le nord est distant de l'ouest et de l'est, de même il fut éloigné de Brünnhilde, et au matin il l'a cédée à Gunther. Gutrune, satisfaite, s'en va avec Siegfried réunir les femmes ; Hagen monte sur une montagne, sonne du cor, et appelle tous les hommes en armes. Ses paroles sont moqueuses : « Accourez tous, un malheur est arrivé : Gunther prend femme ; apportez des sacrifices aux dieux ». Le chœur salue l'arrivée de Gunther et de Brünnhilde. Siegfried et Gutrune viennent à leur rencontre. Brünnhilde reconnaît Siegfried, voit l'anneau à sa main ; on lui dit que Gutrune est son épouse. L'horreur et le désespoir de Brünnhilde. Elle interroge Gunther, a-t-il donné l'anneau à Siegfried ? Il se tait. Elle interroge Siegfried, a-t-il pris l'anneau lui-même ? Il ne se rappelle pas. Brünnhilde commence alors vaguement à comprendre la tromperie et annonce à haute voix qu'elle est l'épouse de Siegfried. Confusion générale. Siegfried jure sur la lance de Hagen que l'épée Notung l'a

séparé de Brünnhilde (il a, après tout, oublié son ancienne relation avec Brünnhilde) ; elle jure sur la même lance qu'elle était son épouse (après tout, cette fatale nuit-là, elle n'a pas vu devant elle Siegfried, mais Gunther). L'ensemble de la scène est furieux au plus haut degré. Siegfried emmène Gutrune. Brünnhilde, restée en arrière, veut se venger de Siegfried. Elle fait honte à Gunther de sa tromperie et de sa couardise, dit à Hagen que Siegfried ne peut être tué que dans le dos. Ils le tueront demain, et diront à Gutrune qu'il est mort à la chasse. À ce moment-là, alors que la mort de Siegfried est décidée, apparaît son cortège nuptial : devant lui, des jeunes gens avec des branches défilent joyeusement ; Gutrune est portée sur leurs épaules ; Siegfried, couronné de fleurs, marche à côté d'elle.

Acte trois. Encore une fois le bord du Rhin, mais un paysage tout différent. Les filles du Rhin s'adressent en gémissant au soleil et se lamentent sur l'anneau perdu. Siegfried entre et bavarde aimablement avec les ondines. Elles lui demandent l'anneau, tantôt en le flattant, tantôt en se moquant de lui. Il ôte l'anneau et s'apprête déjà à le donner, mais, apprenant que la mort le menace aujourd'hui s'il conserve l'anneau pour lui, l'intrépide Siegfried ne veut pas leur rendre l'anneau. Les filles du Rhin s'éloignent de ce fou. Hagen, Gunther et les chasseurs entrent et font halte en cet endroit. Pour divertir Gunther, Siegfried parle de Mime, de Fafner, du langage des oiseaux, mais il ne se rappelle rien de Brünnhilde. Afin qu'il se souvienne, Hagen lui présente une certaine boisson. Alors Siegfried révèle ses liens avec Brünnhilde. Gunther est totalement surpris. Hagen montre à Siegfried deux corbeaux, qui traversent la scène, en lui demandant s'il comprend leur langage ? Pour les regarder, Siegfried tourne le dos à Gunther, qui le tue. Siegfried meurt en se souvenant de Brünnhilde. Son cadavre est emporté sur une civière.

La dernière scène se déroule dans la demeure de Gunther. La nuit. Gutrune sort de ses appartements : elle ne peut pas dormir, elle est troublée par ses rêves ; un cheval a henni trois fois ; le rire de Brünnhilde l'a réveillée. La voix de Hagen se fait entendre en coulisses. Il entre et s'adresse à Gutrune : « Va accueillir Siegfried. Il ne combattra plus, mais il ne fera plus la cour à d'autres femmes. Un sanglier l'a tué ». On apporte le cadavre de Siegfried. Gutrune s'affaisse sur lui. Hagen tue Gunther. Après avoir tué son frère, il veut retirer l'anneau de la main de Siegfried mort, mais sa main se dresse et menace. Brünnhilde entre avec ces paroles : « Que cesse le son joyeux de vos hurlements ! » Elle ordonne d'élever un bûcher, de le couronner de fleurs, et d'y déposer le corps de Siegfried. Elle dit adieu à Siegfried (« Personne n'a mieux gardé ses serments, sa pureté, et personne n'a mieux trahi que lui »), passe son anneau à sa main (« que le feu qui me consumera purifie cet anneau de la malédiction »), allume le bûcher, demande à deux corbeaux qui volent de dire à Loge que la mort des dieux commence, afin qu'il puisse aller jusqu'à eux, au Walhalla. Elle ordonne qu'on amène son cheval, le salue et se précipite avec lui dans le bûcher (en réalité, elle s'en va dans les coulisses). Le bûcher s'effondre. Au même moment, le Rhin déborde de son lit, éteint l'incendie, détruit la demeure de Gunther. Les trois filles du Rhin apparaissent : l'une d'elle tient l'anneau, Hagen se précipite après l'anneau et se noie. Le décor à l'arrière s'écarte : on aperçoit les dieux dans le Walhalla en flammes. Ainsi, Brünnhilde, sacrifiant tout à l'amour,

rédime la malédiction apportée sur la terre par Alberich, avide de pouvoir.

Dans cette intrigue, tout comme dans *La Walkyrie*, les passions humaines universelles sont davantage abordées que dans les deux autres opéras : toute la famille de Gunther est composée de gens ordinaires. Même les chœurs participent à cet opéra. Mais ces passions ne reçoivent pas un développement normal, naturel, à cause de la double relation confuse et étrange de Siegfried avec Brünnhilde. La dernière scène, en termes de décor, est efficace et intéressante au plus haut point. On pourrait même dire que l'on a un sentiment d'amoncellement excessif de ces effets. La personnalité de Brünnhilde suscite cependant une sympathie sincère. De manière générale, l'histoire de *L'Anneau du Nibelung* peut difficilement susciter l'intérêt particulier et la sympathie du spectateur. Il s'agit pourtant d'un conte, malgré sa signification symbolique et philosophique, qu'il n'est pas possible de découvrir à partir du livret. De nombreuses et longues études sont nécessaires pour cela, ou bien les livrets doivent être accompagnés de nombreux commentaires. À l'évidence, nous n'avons pas encore assez mûri pour de tels sujets, et, je l'avoue, je doute que nous mûrissions jamais. Tout cela nous est trop étranger, et, ce qui est particulièrement difficile, c'est l'absence de volonté personnelle chez les personnages : tous sont de malheureuses marionnettes irresponsables, agissant exclusivement selon la volonté du destin. Cette impuissance de la volonté confère un caractère lugubre à l'ensemble de

l'intrigue, produit une impression pesante, mais rend le public indifférent aux personnages de Wagner, dont seuls Siegmund, Brünnhilde et Guttrune suscitent la sympathie. Et Wagner a mis plus de vingt ans à développer une pareille intrigue ? Bien sûr, il était fasciné par l'esprit allemand, la valeur symbolique, le fantastique poétique de nombreux épisodes du conte des Nibelungs. Mais, la musique étant un langage commun, il est dommage que le genre de talent de Wagner n'ait pas pu l'amener à choisir une intrigue plus universelle, plus accessible à tous. Ce n'est pas un reproche à Wagner d'avoir choisi une telle intrigue ; de pareils reproches, que font souvent les critiques aux auteurs, sont tout simplement ridicules. Probablement chaque auteur choisit l'intrigue qui est la mieux adaptée à son genre de capacités, et, probablement, la traitera mieux que toute autre intrigue, de sorte que l'œuvre elle-même soit plus parfaite et plus réussie. Le critique ne peut que souligner les défauts de l'intrigue, ne peut que regretter l'orientation trop exceptionnelle des capacités du compositeur.

Dans *La Mort des dieux*, le système de Wagner est poussé jusqu'à ses extrêmes limites, jusqu'à de terribles exagérations et abus, de sorte que ses bons côtés sont totalement étouffés par les défauts et la fausseté des principes. Ce qu'il vient d'être dit s'applique particulièrement aux deux premiers actes de l'opéra. Les thèmes disparaissent déjà complètement. Il ne reste que quelques fragments pitoyables, éclats, miettes de thèmes. La fermentation générale



Le Crépuscule des dieux, acte III, scène 1.

Photographie d'une peinture en couleurs de Josef Hoffmann réalisée en 1878 à la demande du roi Louis II.

de tous les instruments de l'orchestre ne cesse pas une minute. Cette fermentation se fait sans le moindre ménagement : les voix ne se croisent plus, mais se poussent l'une l'autre, formant des dissonances impossibles, des dessins sans intérêt, une foule discordante. La nouveauté des harmonies et des modulations dépasse souvent ses limites et conduit à une vilaine cacophonie : les couleurs de l'orchestre sont appliquées de manière si épaisse et sont tellement variées que non seulement le dessin disparaît totalement sous leur couche épaisse, mais que les teintes mêmes des couleurs s'entre-tuent, se détruisent, et tout devient comme ces vieux tableaux noircis sur lesquels on ne peut rien distinguer. Et, au milieu de ce réseau chaotique de voix, au milieu de ces terribles dissonances inouïes (je crois que, dans les deux premiers actes, la triade ne se rencontre que deux fois : c'est l'accord final du premier, et l'accord final du second actes), au milieu de cet amoncellement de couleurs, vous essayez d'en capturer l'essence, c.-à-d. la pensée musicale, c.-à-d. le thème, et ne vous heurtez qu'à de minuscules fragments de phrases musicales. Ces deux actes sont comme une mystification, comme une charade, offerte à l'auditeur, qui, pour ainsi dire, doit saisir au vol les fragments thématiques et deviner à quelle phrase ils appartiennent et quel individu, objet ou idée, ils représentent. Et si au moins pendant deux actes (le premier avec l'introduction — il n'y a pas d'entracte — dure deux heures) il y avait une sorte de repos pour l'oreille de l'auditeur, une sorte de calme ! Non, rien. C'est comme la conversation simultanée d'un millier de personnes, au milieu de laquelle vous



© Boston Public Library - Digital Commonwealth

Gutrune (Mathilde Weckerlin) en 1876.
Photographie de Joseph Albert de Munich.

parvenez, avec la plus intense attention, à saisir un mot ici, un mot là, mais dans l'ensemble — le chaos parfait. Je ne puis exprimer avec des mots à quel point cela tourmente l'auditeur et quelle impression pénible cela fait. Après le deuxième acte, un wagnérien — musicien excellent et des plus consciencieux — me dit : « cela est si difficile que sur tous ces quinze cents auditeurs il s'en trouve à peine cinquante capables de le saisir et de le comprendre ». Oui, il s'en trouvait à peine cinquante (je n'en étais pas du nombre), je dirais plus — à peine trente. Cela est-il un éloge de *La Mort des dieux* et de Wagner — ou un blâme ? Les pensées et les œuvres les plus grandes et les plus profondes sont inaccessibles au plus grand nombre. Pour leur bonne compréhension, il faut à la fois une grande force d'esprit et une énorme préparation préliminaire. Mais il s'agit d'œuvres philosophiques, non destinées à la scène. De telles œuvres philosophiques peuvent aussi exister en musique. Leur inaccessibilité peut être soit le résultat de leur génie extrême (par exemple, les derniers quatuors de Beethoven, admirés encore aujourd'hui par très peu de gens), soit de leur brouillard (il me semble que je puis, sans erreur, ranger *La Mort des dieux* précisément dans cette catégorie). Par conséquent, si la dernière œuvre de Wagner n'avait pas été destinée à la scène, s'il s'était agi d'une œuvre à lire dans son cabinet, traitant de questions abstraites, et non une action scénique claire, alors, en analysant les qualités de cette œuvre, il aurait été impossible de dire un mot contre sa forme complexe. Mais la représentation musicale du drame qui se joue sur scène, la représentation du caractère des personnages, même les plus profonds, doivent être toujours intelligibles, claires, vives. Et puisque *La Mort des dieux*



© Boston Public Library - Digital Commonwealth

Siegfried (Georg Unger) en 1876.
Photographie de Joseph Albert de Munich.

prétend être un opéra, c'est dans sa complexité extrême, sans précédent, inconcevable, que réside sa condamnation la plus absolue. Il va sans dire que cette complexité de l'orchestre efface définitivement de la terre les chanteurs. Ici, Wagner aurait été plus rationnel s'il avait placé l'orchestre sur scène et rendu les chanteurs invisibles. Les deux premiers actes de *La Mort des dieux* sont l'exemple le plus frappant des résultats lamentables auxquels peuvent conduire l'abus de la polyphonie, de la richesse harmonique et la fausseté du système. Je répète encore une fois que dans ces deux actes le chaos polyphonique et harmonique ne s'arrête pas et obscurcit et détruit complètement le déroulement dramatique de la pièce.

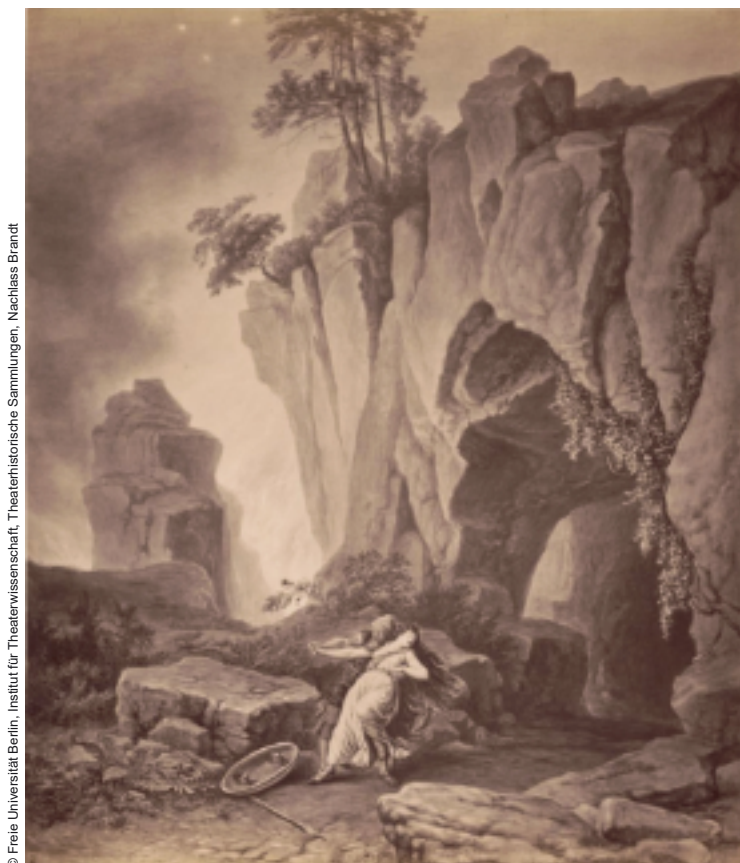
Après avoir dit cela, je puis, bien sûr, être fort bref en ce qui concerne les détails. Au premier acte, le mieux, en fait, est le magnifique interlude qui relie l'introduction au premier acte. Il est basé sur le thème du cor de Siegfried et sur le thème des filles du Rhin. Son début est particulièrement bon : à partir du thème du cor, Wagner fait un scherzo, qui ne dépareillerait aucune symphonie. Plus loin dans cet acte, on peut encore noter la belle et douce caractérisation de Guttrune lorsqu'elle apporte à Siegfried la corne avec le breuvage, et à la toute fin de l'acte, lorsque Brünnhilde vaincue se rend à Siegfried-Gunther. Le reste, outre la confusion, sur laquelle je ne reviendrai plus, surprend par la pauvreté de la créativité thématique. Il s'agit soit des thèmes médiocres, peu originaux, même du point de vue rythmique, de Gunther et de

Hagen, soit de la répétition de fragments d'anciens thèmes, qu'il est maintenant un peu pénible d'entendre pour la quatrième soirée de suite. La *Bruderschaft* (fraternité) par le sang est particulièrement ratée : elle est très décorative, recherchée, et en même temps grossière et banale.

Au deuxième acte, il n'y a définitivement presque rien sur quoi s'arrêter, si ce n'est les saluts du chœur à Gunther et Guttrune (une sorte de marche, spectaculaire et non dénuée de grandeur, mais bâtie sur une phrase pauvre et insignifiante). Le reste est terrible : un échantillon stupéfiant d'intervalles ridicules (Hagen est obligé à un endroit de prendre un intervalle de onzième), de pauvreté thématique (le thème de la vengeance de Hagen consiste seulement en deux notes), d'éléments décoratifs dénués de signification (la première scène de Hagen avec Alberich), de modulations prétentieuses et illogiques (le serment sur l'épée est d'une laideur rare), etc. Cet acte, oui, en substance, et l'ensemble de *La Mort des dieux*, n'a pu être écrit que par un homme dont la confiance en soi et l'aveuglement ont atteint le plus haut degré de morbidité, se sont transformés en délire et l'ont privé de toutes ses facultés critiques. Je noterai, cependant, que dans cet opéra de Wagner il y a des chœurs, qui, comme avec d'autres mortels, demandent tous ensemble : « was ist's », malgré l'absurdité de cette question « simultanée », et qu'il y a un trio (le serment de Brünnhilde, Gunther et Hagen de tuer Siegfried), où, à l'ancienne, la soprano et le baryton se tiennent à la rampe, et la méchante basse



Les vassaux des Gibichungs en 1876.
Photographie de Joseph Albert de Munich.



© Freie Universität Berlin, Institut für Theaterwissenschaft, Theaterhistorische Sammlungen, Nachlass Brandt

Le Crépuscule des dieux, acte I, scène 3.

Photographie d'une peinture en couleurs de Josef Hoffmann réalisée en 1878 à la demande du roi Louis II.

un peu à distance. — Malgré les défauts terribles qui rendent ces deux actes impossibles sur scène, le musicien les regarda non sans intérêt chez lui, et, au milieu des laideurs harmoniques, découvrit ça et là de remarquables nouveautés harmoniques et de l'audace digne de toute son attention.

Le troisième acte est beaucoup plus simple, beaucoup plus clair et beaucoup plus supportable, mais nous n'y trouverons rien de nouveau. Il s'ouvre sur le beau, et déjà bien connu, trio des filles du Rhin. Ce trio paraphrase le début de *L'Or du Rhin*, et, comme musique, je l'aime mieux, mais comme orchestration, je préfère la version que l'on trouve dans le premier opéra. Le récit de Siegfried est intelligemment construit sur des thèmes pertinents et bien connus. Son meurtre a lieu sur les thèmes combinés de Fafner (une quinte diminuée), de la vengeance de Hagen (deux notes) et de la malédiction d'Alberich. (Voici une autre raison pour laquelle les thèmes fanfares sont pratiques ; outre leur facilité d'invention, ils sont également faciles à combiner.) La marche funèbre est haute en couleur, mais nous l'avons déjà entendue. La dernière scène est insignifiante en termes de musique, parce qu'elle est sincère et dramatique : elle se compose presque entièrement d'exclamations maladroites, bruyantes, totalement dénuées de sens de Brünnhilde, sans l'ombre de musique, ce qui est particulièrement fâcheux compte tenu de l'importance de la situation dramatique. Ces cris suscitent la pitié pour la chanteuse, obligée de les exécuter, et pour l'impuissance créatrice de l'auteur. Il y a cependant, dans cet acte, quelque chose de complètement nouveau, digne de tous les éloges : il ne dure que $\frac{3}{4}$ d'heure.

Le premier acte fut à peine applaudi ; le deuxième — davantage, grâce à l'insupportable bavardage, et

au talent extraordinaire et à la voix de Brünnhilde ; le troisième — beaucoup, parce que c'était fini et l'obtention, enfin, de la liberté après quatre jours de détention à Bayreuth. Lorsque le rideau est tombé, M. Davidson, le rédacteur en chef du *Börsen-Courier*, s'est levé sur son siège, et s'est exclamé en direction de Wagner : « lebe hoch » (« Vivat ! »), et le public a crié trois fois : « lebe hoch ». Ensuite, Wagner est monté sur scène et a prononcé un bref discours, dans lequel il remerciait ses patrons de l'aide qu'ils lui avaient apportée et concluait ainsi : « Vous avez vu ici ce que nous pouvons et voulons, et si vous le souhaitez, alors nous aurons de l'art » — c'est-à-dire, pour dire les choses plus franchement : Gluck, Mozart, Weber, Meyerbeer étaient de misérables écrivains d'opéras, l'art commence avec moi ; et vous, messieurs, s'il vous plaît, un peu plus d'argent. Ces modestes paroles furent couvertes d'applaudissements. L'éditeur milanais de Wagner, Lucca (à ne pas confondre avec la talentueuse cantatrice du même nom), se mit alors à crier avec condescendance : « bravo, bravo, maestro ». Puis, Wagner fut une nouvelle fois appelé ; je sortis alors du théâtre. Messieurs les artistes ne furent pas appelés : ils avaient publié une annonce disant qu'ils voulaient paraître devant le public seulement dans leur rôle. Cet arrangement, éminemment raisonnable, fut, vraisemblablement, mis en place afin que les appels plus fervents des artistes plus talentueux jouant les rôles principaux ne soient pas blessants pour les autres ; alors que la part morale de tous les artistes était absolument semblable, puisqu'ils chantaient tous gratuitement.

Bayreuth 6 (18) août.

P.S. L'autre jour, j'ai inspecté l'intérieur de la scène du théâtre Wagner, et, connaissant assez bien la scène du théâtre Mariinsky, je fus frappé par la complexité et l'excellente disposition de la scène de Wagner. La scène descend dans les profondeurs sur toute la hauteur de la salle de spectacles ; la scène s'élève au-dessus de l'hémicycle de la salle sur toute la même hauteur. À droite et à gauche, il y a de hautes et longues annexes, pour loger les décors, pour divers entrepôts. Une pièce séparée pleine de piles voltaïques pour produire la lumière de la lune, du soleil ; une pièce séparée pour les accessoires ; une immense chaudière à vapeur pour la production de la vapeur qui emplît la scène ; de longues rangées de loges disposées sur plusieurs étages, loges spacieuses, lumineuses, avec des fenêtres ; un nombre unimaginable de dégagements, de jeux de décors, d'escaliers, d'échafaudages. Mais, malgré ce chaos, ce terrible encombrement de la scène, tout cela est organisé à la perfection, tout est étiqueté, numéroté, les manœuvres sont vives, harmonieuses et ordonnées. L'orchestre est une véritable grotte ; il est très profond, et une bonne moitié se trouve sous la scène. En parlant des propriétés d'une telle disposition de l'orchestre, j'ai négligé un inconvénient. Le volume sonore et le grondement sont assourdissants pour les musiciens placés sous la scène (les cuivres) et entourés par des murs sur trois côtés, mais aussi en plus par le plafond. Ils ne sont pas en mesure de

décomposer l'ensemble de l'orchestre et, en effet, doivent beaucoup souffrir.

Avec une disposition aussi originale et excellente du théâtre, il est menacé d'un énorme danger d'incendie, malgré la présence de deux grands réservoirs d'eau, parce qu'il y a beaucoup trop de bois dans ce théâtre. L'utilisation de bois pour les mécanismes des machines est naturelle, et ce matériau ne peut pas toujours être remplacé par un autre. Mais les escaliers du théâtre sont tous en bois, oui, et dans les murs du théâtre (sa charpente), il y a beaucoup de bois. Ici, l'utilisation du bois fut imposée, mais inévitable, à cause du manque de moyens financiers. Si, en cas d'accident, le feu est traité dans les premiers instants, alors, avec les moyens disponibles, il peut facilement être éteint ; mais si cela n'arrive pas au moment d'une représentation, quand la vigilance est renforcée, mais pendant la journée ou la nuit, et si le feu a déjà eu le temps de s'étendre, alors le théâtre doit inévitablement périr.

À suivre...



Le Crépuscule des dieux, acte III, scène 3 (finale).

Photographie d'une peinture en couleurs de Josef Hoffmann réalisée en 1878 à la demande du roi Louis II.

Les Rencontres des Rencontres

Exclusivité des Rencontre Wagnériennes

*Nous avons eu la chance et le bonheur de rencontrer **Virginie Déjos**, lors du festival de Bayreuth, où elle est cheffe de chœur assistante. Elle a accepté de se prêter au jeu de l'interview*

Propos recueillis par David Bessières.



© David Bessières

Virginie Déjos.

Bonjour, Virginie.

Merci d'avoir accepté cette petite rencontre, dans ce lieu mythique qu'est Bayreuth. Nous allons d'abord faire une rapide présentation... Qui êtes-vous, Virginie Déjos ?

De formation, je suis pianiste et cheffe d'orchestre. Depuis huit ans, je travaille comme pianiste, cheffe de chant, assistante musicale et cheffe de chœur en Allemagne.

Vous êtes Bordelaise, d'origine.

J'ai fait mes études à Bordeaux, jusqu'à l'âge de 15 ans, puis à Bruxelles pour le piano, avec Evgueni Moguilevski, et à l'école Normale de Paris pour la direction orchestre, avec Dominique Rouits.

Vous avez d'ailleurs enregistré un CD...

Pianiste, j'ai naturellement joué toutes les œuvres du grand répertoire : Beethoven, Ravel... et beaucoup Liszt. J'ai donc enregistré quelques pièces, notamment de Ravel et Scriabine, dont les dernières sonates étaient l'objet de ma thèse de fin d'études. Et maintenant que je vous en parle, ici à Bayreuth, je me rends compte que les œuvres que j'ai le plus aimées, c'étaient celles de Liszt et Scriabine, qui sont peut-être les deux compositeurs les plus proches de Wagner : Liszt parce qu'il lui a presque tout donné et Scriabine parce qu'il voulait continuer l'idée de *Gesamtkunstwerk*, l'œuvre d'art total.

Vous vous êtes ensuite orientée vers l'accompagnement du chant...

J'adorais l'opéra. Adolescente, je passais beaucoup de temps à accompagner *Tristan et Isolde* ou Maria Callas dans *Tosca*, juste pour moi, pour le plaisir. Ça s'est fait comme ça, spontanément et par passion.

Après mes études, j'ai travaillé avec la mezzo-soprano Nadine Denize. Cela a été fondamental parce que c'est une des plus grandes mezzos françaises. Elle a fait une carrière inouïe, a chanté avec les plus grands chefs. Même en fin de carrière, elle avait conservé la jeunesse de sa voix.

Chaque moment, passé à accompagner ses master-class ou en concerts avec elle, j'étais émerveillée par sa voix. Cette puissance, cette couleur... et c'est l'une des seules chanteuses à avoir une vraie voix dramatique wagnérienne, bien placée, qui projette de manière incroyable. En plus, elle est extrêmement musicienne, avec une connaissance de l'harmonie, des œuvres, qui va au fond du texte.

Artistiquement, c'est l'une des personnes les plus inspirantes que j'ai rencontré... J'ai pu tout apprendre avec elle, c'était mon premier job... c'est là que j'ai compris ce que je voulais faire ...

Après cette expérience, vous êtes allée en Allemagne...

Ce n'est pourtant pas un pays auquel je pensais, ayant toujours eu des professeurs russes ou de l'école russe... J'aimais déjà beaucoup ce son, ce qui est très utile pour apprendre ou jouer du Wagner.

L'Allemagne est venue après la rencontre avec Nadine Denize qui racontait cette vie de troupe, de théâtre allemand. C'est quand même unique, ici : il y a 80 opéras en Allemagne. Un tiers des opéras joués au monde, le sont ici.

Je ne parlais pas la langue, j'ai pris des cours et j'ai postulé. D'abord à Munich, non-retenue mais où j'ai compris ce qui était attendu, car évidemment, il y a ici toutes les personnes qui sortent des Musikhoch-



© David Besières

schule, formatées pour ces concours. Le second à Lubeck, j'ai eu le poste et puis très vite, dans un théâtre plus grand, à Stuttgart.

Désormais vous vivez et travaillez en Allemagne...

Oui. Ce travail en Allemagne dans les grands théâtres est exceptionnel, en termes de répertoire et de nombre d'œuvres... On peut se développer sur plusieurs aspects : piano, direction de chant mais aussi direction de l'orchestre symphonique. J'ai aussi dirigé des chœurs à Heidelberg ou à l'opéra de Frankfurt. En huit ans, j'ai fait 60 productions, 60 œuvres, ça donne une certaine expérience...

Par rapport au public, est-ce si différent qu'en France ?

J'enfonce une porte ouverte en disant qu'en France, on est très critiques, à tous les points de vue, comme pour la politique, par exemple (rires).

Il y a un vrai public de connaisseurs mais on s'attache parfois trop aux détails ... On est très élitistes quelque part, plus « star-system »... Alors qu'en Allemagne, ce qui m'a frappé, c'est cet esprit de troupe, c'est-à-dire de gens qui viennent du monde entier, beaucoup d'Américains, parfaitement préparés dans les universités et réussissant très bien les concours. Il y a aussi beaucoup d'Allemands et de Coréens, qui sont, je crois, les mieux formés actuellement.

Ici, ils réussissent à mettre tout le monde sur un pied d'égalité. C'est ce qui ressort, c'est l'ensemble qui est mis en avant, le collectif.

Souvent, il y avait une vraie lecture de la mise en scène, l'esthétique, la volonté du chef... Ce public a une vraie connaissance des œuvres et aime bien comparer, l'offre étant énorme.

En tant que femme, est-ce plus facile d'être musicienne, ici, en Allemagne ?

Cette année à Bayreuth, le chef de chœur voulait autant d'assistantes que d'assistant. Mais pour les

assistants musicaux, sur 24 personnes, une seule était une femme.

Il y a une vraie volonté des politiques, mais dans les théâtres allemands, les postes-clés sont généralement détenus par des hommes ; surtout dans les grandes institutions. Cette volonté vers une meilleure parité est appréciable... mais ce n'est pas évident car il y a aussi des forces conservatrices.

Par rapport au rôle du chef de chant, quelle est la différence avec la France ?

Ici, on est des vrais chefs de chant, dans le sens où on fait travailler les chanteurs dès le départ, notamment sur la prononciation. On est également censés pouvoir diriger nous-mêmes, c'est une partie essentielle pour bien coacher.

J'ai l'impression qu'en France, les pianistes sont souvent magnifiques, mais ne sont que pianistes, ce qui est déjà très bien, car il faut bien jouer du piano ...

En comparaison, ici, j'ai pu faire travailler la diction française, diriger plein de répétitions, des musiques de scènes ou jouer dans l'orchestre. C'est donc un métier qui est très complet.

Et Wagner dans tout ça ? De quand date, votre première rencontre avec son œuvre ?

Je pense que c'est par Liszt, en fait. J'en jouais beaucoup et forcément un jour, je suis tombée sur les transcriptions. Liszt donc, d'une part, et ensuite par un intérêt grandissant pour l'opéra.

Vous avez été boursière en 2016 à Bayreuth, avec nos collègues du Cercle Wagner de Paris...

C'était formidable, inoubliable. Bayreuth, il faut le rappeler, est unique, il n'y a pas d'endroit pareil au monde.

D'abord le premier choc, c'est l'acoustique. Les premières notes sonnent et on se dit « waow », c'est une expérience incroyable. On a vu trois représentations, très belles, avec les 250 boursiers, venant du monde entier.

Les jeunes chanteurs allemands étaient déjà tous actifs, preuve qu'il y a beaucoup plus de possibilités et d'opportunités pour débiter ici, plutôt qu'en France.

Vous avez également dirigé *Das Rheingold* ?

C'était à l'Académie lyrique de Vendôme, fondée par Amaury de Closel. C'était très bien car cela permettait à de jeunes chanteurs et chefs d'orchestre de faire leurs premières armes, avec un orchestre professionnel. Superbe expérience et c'est suite à cela que je me suis décidé à me mettre à l'allemand.

Ce qui nous amène donc ici, à Bayreuth, aujourd'hui.

Cette année, le chœur a dû entièrement ré-auditionner et est donc renouvelé à 90 %. On a beaucoup répété, en très peu de temps, avec un niveau d'exigence et d'attente très élevés.

Il y a huit ouvrages, qui sont répétés les uns après les autres, sur une seule scène.

De plus, la particularité de l'acoustique complique la synchronisation entre scène et orchestre. Pour palier cela, pendant les représentations, nous, les assistants, sommes sur des tours invisibles, des spectateurs et dirigeons le chœur avec des lampes rouges.

Tout le monde est hyper pro, connaît ces ouvrages par cœur mais comme tous étaient quasiment nouveaux, ça a été un vrai challenge.

Et comment se sont passés les premiers pas ?

Très bien, tout le monde était très motivé, en plus de la joie d'être là.

Je ne suis pas sûre que les Allemands aient conscience de cela, quand on est un étranger, être engagé à Bayreuth, ce n'est pas quelque chose qui va de soi, en fait, c'est une chance !

Il y a une attention telle, portée à la prononciation, y compris pour des Allemands, qui doivent faire l'effort de trouver le vrai sens du mot, avec cette harmonie et des consonnes qui de fait, sont déjà de la musique. Il y a certains chanteurs ici, qui les chantent exceptionnellement bien.

Dès les premières répétitions, il y avait déjà un son, très plein, très rond.

Nous arrivons au terme de cette petit rencontre ... Et maintenant ?

Après le festival, j'ai une semaine de vacances ! Et ensuite, l'opéra de Nancy, un récital à Lille, Amsterdam et encore Lille, en tant que cheffe de chœur pour *L'Écume des jours* de Denisov et directrice musicale pour *Les Enfants terribles* de Philip Glass.

Et Bordeaux dans tout ça ?

Bordeaux, j'y retourne souvent parce que j'y ai ma famille et mes amis d'enfance. La ville est devenue vraiment agréable.

J'aime beaucoup voyager, j'ai donné des concerts dans beaucoup de pays... mais mon endroit préféré reste le Cap Ferret ! ■



© David Bessières

LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885 (Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885). L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a assurément été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

119.

[De Dresde à Bayreuth, 10 septembre 1881]

Samedi.

Mon cher trésor, il est 7 h 45 et je suis déjà là tirée à quatre épingles. À 8 h 45 je suis chez Jenkins, ⁽¹⁾ et de là vais... à la galerie, que je n'ai malheureusement pas vue hier ! Hier aussi, vendredi, Papa arriva vers 12 h chez le Dr Jenkins, et comme il ne pensait pas que j'y serais encore, signala simplement qu'il y avait une lettre de toi, qui lui avait déjà causé grand plaisir. Je l'ai pris avec moi et nous sommes allés chez les Pusinelli où nous célébrâmes des retrouvailles émouvantes avec les trois femmes (la mère et les deux filles), des êtres de tout premier ordre. ⁽²⁾ Les filles, énergiques, cordiales, se sont converties au protestantisme. De là, nous ramenâmes Papa à la maison, je pris Iwein ⁽³⁾ sous le bras et voulus voir avec elle la collection de porcelaines, et me précipitai donc vers la Galerie nationale, ou peu importe comment on l'appelle ! Un homme ne nous quitte pas, prit deux fois la pose devant les bustes des rois Jean et Albert et répète : « grâce à ces bustes, le musée reçut son achèvement monumental ». — Il y avait quand même des choses à voir (des armoires, etc.) et, comme je l'ai dit : Iwein est une excellente camarade. (Fidi était avec Léo Jenkins. ⁽³⁾) Nous contemplâmes ensuite le *Victoria Regia* en fleurs au jardin botanique, remîmes une carte chez Marenholtz ⁽⁵⁾ et rendîmes visite aux Schlesinger de Londres, ⁽⁶⁾ qui étaient venus deux



©Stadtmuseum Dresden

Bertha von Marenholtz en 1890.

(1) Newell Sill Jenkins (Falmouth, Massachusetts, 29 décembre 1840 - Le Havre, 25 septembre 1919), dentiste de la famille Wagner. Il exerça de 1866 à 1909 à Dresde. Voir *Bulletin des Rencontres Wagnériennes* nos 340 et 341 (oct./déc. 2018 et janv./mars 2019) pour ses souvenirs sur Wagner.

(2) Karl Franz Anton Pusinelli (Dresde, 10 janvier 1815 - *Ibid.*, 30 mars 1878), médecin, fut un des amis de plus longue date de Wagner (de 1843 à sa mort). Il avait épousé, le 6 juin 1842 à Dresde, Caroline Bertha Chiappone (Dresde, 10 juin 1821 - *Ibid.*, 16 août 1887). Le couple eut quatre enfants : Christine Pusinelli (1843-1929), Antonie Pusinelli (1848-1918), Carl Franz Anton Pusinelli Jr (1853-1853) et Anton Karl Pusinelli (Dresde, 22 avril 1856 - Rathewalde, Saxe, 11 novembre 1940).

(3) Eva, la dernière des sœurs de Daniela.

(4) Leonard Abbot Jenkins (Dresde, 20 avril 1868 - New Haven, Connecticut, 1^{er} novembre 1934), seul fils et deuxième des quatre enfants de Newell Sill Jenkins et de son épouse, Clara Elizabeth Upton (1844 - 1932).

(5) Bertha von Bülow Wendhausen (Brunswick, 5 mars 1810 - Dresde, 9 janvier 1893), épouse du baron Wilhelm von Marenholtz, qu'elle quitta sans divorce en 1847. Attirée par les idées du pédagogue Fröbel, elle consacra sa vie à la fondation d'écoles maternelles en Allemagne et dans de nombreux pays d'Europe.

(6) Max Schlesinger (1822-1881), auteur et journaliste d'origine

hongroise. Participa à la révolution de Vienne en 1848, publia des articles en faveur d'une république et de l'autonomie de la Hongrie. Se réfugia à Londres en 1850, où il fut correspondant d'un journal libéral de Cologne. Naturalisé anglais en 1871.

Kathleen Schlesinger (Holywood, Irlande du Nord, 1862 - Londres, 1953), archéologue musicale et conservatrice des instruments de musique au British Museum, spécialiste de l'histoire des instruments de musique. Vraisemblablement la fille de Max.

(7) Friedrich Wilhelm Ludwig Hartmann (Neuss, Rhénanie-westphalie, 3 août 1836 - Dresde, 14 février 1910), compositeur et critique musical, soutien de Wagner.

à ce qu'il semble fort bien situés, mais ! nous rencontrâmes l'homme auprès de Papa, qui me dit au moment où j'entrais : « Tu vois comme je suis tourmenté ». Ensuite, nous allâmes à *Preciosa*,⁽¹⁾ qui fut donnée de manière incroyable ! Tellement mal qu'on aurait pu en rire, si ce n'était pas triste. Et maintenant, mon trésor, merci pour ta chère lettre. Ce soir, c'est *Figaro*, demain les *Maîtres chanteurs*, après-demain nous serons chez nous. As-tu surpris nos gens ? Tu peux encore dire à Betty qu'elle m'avait emballé ma robe noire sans la brosser et mon ombrelle avec une grosse tache. Oh ! ... Je te serre dans mes bras — Stein et Ponsch s'accordent pour dire qu'ils n'ont pas écrit tous les deux !...

120.

[De Dresde à Bayreuth, 11 septembre 1881]

Dimanche, 4 heures de l'après-midi.

J'espère, mon trésor, que lorsque ces lignes te parviendront, nous serons auprès de toi dans quelques heures ; mais je ne puis dire que « j'espère », parce que le Dr Jenkins a découvert aujourd'hui chez Papa deux abcès naissants qu'il veut détruire. Séance demain matin et peut-être après-midi, pour ensuite prendre le train pour Leipzig de 6 heures, et être auprès de vous mardi midi. Je l'espère.

Aujourd'hui, je suis allée voir la collection de porcelaines, une heure que j'ai limitée à la Chine, avec ma manie de tout examiner à fond. Ensuite, nous nous sommes retrouvés comme convenus avec Papa devant la Sixtine et j'ai essayé de lui montrer

(1) *Preciosa*, comédie avec chants de Pius Alexander Wolff (Augsbourg, 3 mai 1782 - Weimar, 28 août 1828), avec une musique de Carl Maria von Weber, créée en 1820, d'après la nouvelle *La Petite Gitane* de Cervantès.

quelque chose. Au désespoir, je tombai sur Angelika Kauffmann⁽²⁾ qui a véritablement pris son parti de la peinture avec grâce, en passant rapidement d'une manière toute féminine. Finalement, nous sommes arrivés au Canaletto, qui a également beaucoup plu à Papa. Nous sommes ensuite allé chez le Dr Jenkins, et de là chez Schlesinger, où nous eûmes un très agréable lunch. — Ce soir, pas de *Maîtres chanteurs*, mais le *Freischütz*. La musique de *Preciosa* m'a fait une impression des plus charmantes. Fidi était aujourd'hui à l'église catholique et a entendu une messe de Beethoven et l'*Ave verum* de Mozart ; à cause du *Figaro*, j'étais pendant un certain temps lasse de la musique historique ! Non, ces conclusions ! Mon oreille est presque aussi irritée que ma bouche. Je ne puis non plus souffrir le sujet, ni que le conte, qui est à la fois infâme et mystifié, chante un air sérieux et boursoufflé m'a tout à fait contrariée. Et pourtant l'ouvrage contient les plus beaux traits du génie de Mozart ! Dans *Préciosa*, je n'ai entendu que de la déclamation à la Bernays ;⁽³⁾ partout des Juifs ! Et il me semble que la pièce est charmante et pouvait être bien jouée. — Excuse-moi s'il te plaît auprès de Stein et de Joukowsky pour mes lettres de ce matin (et d'hier), je les ai écrites dans la plus grande précipitation et ne les aie pas relues. — Papa était assez souffrant hier et une journée a donc été perdue pour Jenkins. Salue les Schoeler et les Wolzogen. Lui, Wolzogen, voudrait m'excuser si je n'écris pas ! J'y viendrais peut-être.

Mille baisers et bénédictions.

(2) Angelica Catherina Kauffmann (Coire, aujourd'hui en Suisse, 30 octobre 1741 - Rome, 5 novembre 1807), artiste peintre de nationalité autrichienne.

(3) Michael Bernays (Hambourg, 27 novembre 1834 - 25 février 1897), d'origine juive, historien de la littérature, spécialiste de Goethe et de Shakespeare sur lequel il donna des conférences réputées.



Dresde vue de la rive droite de l'Elbe, sous le pont Auguste de Canaletto (1748).
Huile sur toile conservée à la Gemäldegalerie Alter Meister de Dresde.

[De Dresde à Bayreuth, 13 septembre 1881]

Mardi.

Quand je pense que j'ai reçu une lettre et que j'en ai écrit quatre, que je suis ici toujours dans l'inquiétude, et que par-dessus le marché je suis la mère, il me vient sous la plume l'expression que grand-papa utilisait pour les victoires allemandes : disproportionné ! Quoi qu'il en soit, me revoilà, à 7 heures du matin à écrire, afin que nous n'ayons rien à raconter ! J'ai reçu ta dépêche et j'espère maintenant des lettres. Hier, il en est réellement arrivée une de Loldi — en réponse à Eva — très jolie, aussi la journée a-t-elle bien commencée. À 9 heures, j'étais chez Jenkins, Papa y est allé à dix et demi, tandis que j'étais avec les enfants à la collection de porcelaines, qui m'a fait le plus grand plaisir ; je vois toujours à présent une petite femme avec un manchon en vieux saxe, elle anime pour moi la grande place stupide où, pif, paf, les bâtiments se dressent les uns à côté des autres. Nous dînâmes ensuite ensemble à 1 heure après — inévitablement — nous être manqués, Papa et moi. Nous passâmes ensuite par Loschwitz, Pillnitz, Blasewitz, vîmes la maison de campagne de Weber, remis des cartes chez Hartmann, et rentrâmes pour passer une heure le soir chez les Pusinelli. À la porte de l'hôtel se tenaient deux très jolies jeunes filles, filles du recteur de la Kreuzschule, qui offrirent des roses à Papa. La veille au soir, à la sortie du *Freischütz*, une dame d'honneur de la princesse Georges l'aborda en tremblant. ⁽¹⁾ Nous voulons aujourd'hui remettre des cartes chez elle ; comme, à ce qu'il paraît, la Cour princière n'est guère disposée en faveur de l'œuvre d'art de l'avenir, il lui fallait du courage pour s'affirmer de cette manière, et elle le fit avec une timidité agréable. Cet après-midi, je veux rendre visite à quelques boutiques, je n'en ai encore vu aucun ici, même pas Bobrowitz. Le *Freischütz* m'a procuré une grande joie — pour la première fois j'ai entendu l'ermite en entier, et je me suis sentie tout à fait chez moi dans cet air sylvestre animé. Une œuvre magnifique et des plus agréables.

Si tu vois Joukowski ⁽²⁾ avant nous, demande-lui s'il se souvient des statuettes : le comte Brühl et son épouse vêtus à l'espagnole. ⁽³⁾ — Maintenant, adieu les enfants, au revoir ! Pourquoi êtes-vous si peu communicatifs ? Est-ce l'époque plus récente, celle qui a été brièvement interrompue ? La mélodie de Weber était différente, et dans la vie comme dans la musique les longues lignes font du bien ! Mais que ce ne soit pas un reproche, parce qu'être là dans quelques heures et réprimander, ce n'est rien ! Alors, un bon salut du quadrigue et un baiser de

Maman.

[En octobre, Daniela est chargée par sa mère d'accompagner son grand-père, Franz Liszt, en Italie, afin de prendre soin de lui.]

(1) Une certaine Mlle von Zettwitz, nous apprend le journal de Cosima (11 septembre 1881).

(2) Paul von Joukowski (1845-1912), peintre, il dessina quatre des cinq décors de *Parsifal*.

(3) Heinrich von Brühl (Weissenfels, 13 août 1700 - Dresde, 28 octobre 1763), premier ministre d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, de 1733 à 1763. Fait comte de Brühl en 1737. Propriétaire du palais Brühl-Marcolini. Il avait épousé Maria Anna Franziska comtesse de Kolowrat-Krakowsky (1717-1762).

[De Bayreuth à ? ... en Italie, 12 octobre 1881]

Mes chaleureuses félicitations pour ton voyage, mon cœur ! J'espère que vous allez bien. Ce que tu nous racontes de Nuremberg m'a fait plaisir, comme cela dut être beau quand grandpapa jouait les *Anges* ⁽⁴⁾ et que les cloches tintaient en même temps. — Nous n'avons fait que nettoyer et ranger jusqu'à présent. Une promenade en strapontin à Drossenfeld ⁽⁵⁾ nous a beaucoup réjoui hier. Aujourd'hui, nous emballons et déballons maintenant les vêtements. Le tableau de Joukowski sera photographié. Ci-joint, une petite photographie que Mimi ou grandpapa auront je crois plaisir à voir. — Nous pensons beaucoup en ce moment à un voyage sur le Nil ! — Adieu, mon cher cœur, nous te saluons tous et serre notre cher grand-papa dans tes bras pour nous ! Veux-tu lui dire que j'ai déjà beaucoup utilisé son crayon, et qu'il me rend de magnifiques services. Aussi que Papa ne parle que de ses interprétations des sonates de Beethoven et qu'il est seulement fâché qu'il ne soit pas complètement resté ici.

Du fond du cœur, nos salutations à lui et toi

C. W.

Mercredi.

[De Bayreuth à Venise, 12 octobre 1881] ⁽⁶⁾

Si j'étais sûre de la poste « je risquerais un p'tit galop », c'est-à-dire l'enverrais à Vérone, mais je ne suis pas sûre, et ainsi j'écris donc mes souhaits et te les envoie à Venise, mon cher enfant ! Que Dieu soit en toi, mon cher bien ! Nous devons le libérer en nous, je crois que si tu réussis ce que je te conseillais hier dans ma lettre, il ne te restera plus rien à souhaiter. Que cela soit bien souligné ; je n'ai jamais supposé en vous éduquant que les traits de caractère que vous me montriez un jour seraient éternels ; et je suis ainsi convaincue que la prochaine fois où j'aurai une décision à prendre pour toi et viendrai à ta rencontre en toute confiance, à ma manière, tu me répondras avec une noble décence et une franchise pleine d'abandon. Je sais que ce que je te souhaite n'est pas pas précisément dans ta nature, et qu'il t'a été donné plus d'emportement que d'énergie pour te connaître toi-même, mais je sais aussi combien ton bon cœur peut faire, et aussi le discernement. Ton entendement t'as déjà dit lui-même que tu n'as pas fait ce qu'il fallait, j'aide ton entendement et te conseille avec amour : trouve le ton du cœur vers moi, laisse ce qui est court, interrompu, fermé — par quoi rien n'est fermé ! — Tu le verras un jour : lorsque nous montrons de la confiance, nous suscitons la sympathie ; lorsque nous dissimulons de manière puérile, en faisant l'important, ou en étant obstinément sans cœur, l'indifférence nous suit. Ton père m'a demandé si tu étais sincère, j'ai répondu par l'affirmative de la manière la plus catégorique, ne pouvant m'expliquer la question que par le fait que tu n'avais pas été franche vis-à-vis de lui. Et comment

* En français dans le texte.

(4) « Angelus ! (Prière aux anges gardiens) », première pièce de la *Troisième année de pèlerinage* de Franz Liszt.

(5) Commune à une dizaine de kilomètres au nord de Bayreuth, dans l'arrondissement de Kulmbach.

(6) Jour du vingt-et-unième anniversaire de Daniela.

peut-on éviter tout ce qui est désagréable à autrui dans la plus grande des expansions ? Depuis longtemps je voulais te demander d'user de ton influence sur les enfants dans le sens d'une expansivité, au lieu de l'inverse, ce qui me semble souvent maladroitement provincial ; car leurs natures sont libres et absolument pas d'une hypocrisie obstinée ; mais je crains les réponses brèves. Ô le flux ! la musique des êtres ! l'éloquence de l'âme, le signe d'un esprit pur, libéré des ombres du moi !

Imagine-toi que j'ai reçu une belle bague de Papa ! Une magnifique opale ! ... Hier, il y avait, semble-t-il, une joyeuse réunion chez Mathilde ; des charades ; les enfants te le raconteront. Le soir, conférence de M. Brehm. ⁽¹⁾ Comment était-ce à Munich ? Levi, Bernays, nous sommes très curieux. Je ne comprends que trop que grandpapa soit agacé. Il a tout bâti sur une relation qui se révèle dénuée de sens. Du moins, rien qui existe pour lui.

Sur mon cœur, méchant enfant sauvage ! Dieu te bénisse !

C. W.

12 octobre.

124.

[De Bayreuth à Rome, 15 octobre 1881]

C'est un sentiment étrange de penser que les siens sont en route, sans savoir exactement où ! On est inquiet et comme oppressé, d'humeur changeante, on voudrait dire ceci ou avoir dit cela, mais pas ceci ; c'est de cette disposition, la dernière, qu'est né mon télégramme à Venise. Je suis bien informée jusqu'à Munich, d'abord par toi, ensuite par une très gentille lettre de Klara Staff, ⁽²⁾ puis par un bon compte-rendu du maître de chapelle. ⁽³⁾ Mais j'ignore si tu a encore vu Lenbach ? On me dit seulement que grandpapa était plein d'entrain, ce qui me prouve que tu accomplis bien ton office ; sois-en louée et bénie ! Ci-joint, des lettres ; celle de Caroline Wittgenstein te montrera à quelle hauteur tu te situes maintenant. Sinon, il n'est rien survenu, les nécessités de la vie, Nathalie Bilz, ⁽⁴⁾ les Jäger, demeurent, les bizarreries — aussi. Nous avons passé les soirées de la manière suivante : lundi, commencé *Ignace Denner* ; ⁽⁵⁾ mardi, causeries et Brehm ; mercredi, Wolzogen et Hering ; Papa lit la légende nordique d'Aygill (magnifique) ; ⁽⁶⁾ jeudi : je lis *Starkadr* ; ⁽⁷⁾ vendredi, Marsillach, ⁽⁸⁾ que tu verras aussi à Rome,

(1) Alfred Edmund Brehm (Renthendorf, Thuringe, 2 février 1829 - *Ibid.*, 11 novembre 1884), naturaliste, biologiste et écrivain. Il parcourut l'Égypte, l'Abyssinie ainsi que diverses régions d'Europe. Ses ouvrages de vulgarisation obtinrent un grand succès ainsi que ses conférences.

(2) Klara von Helldorff (1837-1898) avait épousé Georg Anton Hermann von Staff-Reitzenstein (Konradsreuth, Bavière, 23 juillet 1828 - Weissenstadt, Bavière, 24 avril 1879. Voisine de Bayreuth.

(3) Hermann Levi.

(4) Natalie Planer (22 février 1826 - 1898 ?), fille naturelle de Minna Planer, la première épouse de Wagner, que cette dernière faisait passer pour sa fille. Deux ans après la mort de sa mère, en 1868, elle avait épousé un commerçant du nom de Bilz. Après la mort de celui-ci, elle est aidée matériellement par Cosima, qu'elle hait pourtant. Elle conserva de nombreuses lettres et manuscrits qu'elle vendit ensuite à Mary Burrell (collection Burrell), en qui elle vit une alliée contre Cosima.

(5) Nouvelle d'E.T.A Hoffmann parue en 1816.

(6) *Saga d'Egill fils de Grimr le Chauve*, une des plus grandes sagas de familles islandaise, sans doute rédigée par Snorri Sturluson (1179-1241)

(7) Poème de Ludwig Uhland.

(8) Joaquín Marsillach (Barcelone, 3 mars 1859 - Caldas de Estrach, Catalogne, 11 août 1883), critique musical espagnol.

un peu dans le genre d'Eguzquiza. ⁽⁹⁾ — Ton portrait est installé dans mon salon ; la chatte Loulou s'est enfuie, à la place Wiwi ⁽¹⁰⁾ en a ramassé une sur la route de Konnersreuth, qui s'appelle maintenant Loulou elle aussi. Le soir, avant de dîner, nous sommes avec toi. Joukowsky nous quitte bientôt et rendra visite à la personne qui lui est dévouée à Munich. (As-tu reçu la bonbonnière et le télégramme?) — J'ai lu avec un plaisir infini la préface de W. Humboldt à sa correspondance avec Schiller et la correspondance elle-même, ainsi que de nombreux poèmes qui y sont discutés. Il y a de la noblesse, il y a du flux, il y a de la majesté, tout ce qui fait du bien, et je l'ai tellement lu que je voulais me mettre au lit pour continuer, mais je m'en suis abstenue. Si tu peux te la procurer à Rome, fais-le, il me semble que tu devrais comprendre tout de suite ce à quoi je t'exhorte. Et maintenant, la vie en petit : j'ai acheté le chapeau chez M^{lle} Meyer, 40 marks et vraiment très joli ! Quoi d'autre ? Dois-je t'envoyer le tissu doré ? Je l'ai détaché de ma robe. Tu as dû être un peu confuse de toutes les communications que tu as reçues de Venise, mais je compte sur ton bon sens pour t'avoir tout remis en ordre. — Maintenant, adieu, mon enfant, ah ! Que l'*ailinos* ⁽¹¹⁾ nous aide à faire le bien. Serre grand-papa dans tes bras pour nous.

C. W.

Dimanche 15 octobre, et tous les jours strapontin ! Rubinstein ⁽¹²⁾ a écrit de Palerme, enchanté, et Marsillach conseille Séville !...

125.

[De Bayreuth à Rome, 19 octobre 1881]

Dans ta chambre avec Wiwi, Loldi et Eva — Boni se joint à nous.

Mille et mille mercis, mon cœur ! Ta chère lettre nous est un vrai rafraîchissement, mais — pense — je ne l'ai reçue qu'aujourd'hui mercredi 19 à 3 heures, le 4^e jour ! ... Écoute maintenant ce qu'il se passe — lundi, mon Dieu, ta dépêche ! Envoyée tout de suite à Gross, mais jusqu'à ce que tu m'apprennes son arrivée (pas de Gross, de la malle) je suis « suspendue dans l'angoisse et la douleur » ! Puis l'*intention* de ranger les affaires d'été. Tout trouvé dans un tel désordre qu'à partir de là, pour les enfants et moi, récurage, par terre, moi la suie avec le broc, et éloignement le plus possible de Betty ⁽¹³⁾ que je fais blâmer par le domestique ! Pas de chemises !!!!

Entre les deux, l'affaire Joukowsky, c'est-à-dire que nous lui faisons donner 4 000 marks par la société des patrons afin qu'il puisse voyager sans petites dettes. Ensuite un billard est arrivé (de Riedelsberg) dans le hall afin de donner à Papa un peu de distraction et d'exercice, et cela a été vraiment utile jusqu'à maintenant, Stein joue bien. Papa

(9) Rogelio de Egusquiza (Santander, 20 juillet 1845 - Madrid, 10 février 1915). Élève de Bonnat, il découvrit la musique de Wagner à Paris en 1876. Venu à Munich pour des représentations de *L'Anneau du Nibelung*, en 1879, il vint à Bayreuth, où il se lia d'amitié avec Richard Wagner, qu'il accompagna à Venise en 1880 et qui l'invita à la première de *Parsifal*. Il peignit de nombreux sujets wagnériens.

(10) Melanie von Staff-Reitzenstein dite « Wiwi » (1866-1939), amie des filles Wagner.

(11) Cris funèbres chez les Grecs anciens.

(12) Joseph Rubinstein (Starokostiantyniv, alors en Russie, aujourd'hui en Ukraine, 8 février 1847 - Lucerne, 15 septembre 1884), pianiste, élève de Liszt.

(13) Domestique, femme de chambre de Wahnfried.

excellent. Puis une affaire de maquette de Brandt-Bürkel, ensuite Nathalie Bilz au sujet d'une maison de retraite et de beaucoup de dossiers à transporter immédiatement, ensuite — *last not least* — un envoi de Wolzogen. Porges n'a pas « essentiellement » fini, Schemann non plus, que font les *Blätter* : être en retard ? ⁽¹⁾ Par bonheur, j'avais demandé un poème à Stein ⁽²⁾ qui est maintenant là et viendra le 22 à titre de salutation festive. ⁽³⁾ Mais — auras-tu une robe ? ... Tel fut donc mon lundi, assez varié comme tu le vois. Hier de nouveau récurage, et regardé toujours plus profondément dans le désordre ! O, Betty ! Toujours allé se promener avec Papa, le soir billard (pas pour moi). Lundi, les enfants ont eut une promenade pour « chérubins » ; dimanche, ce fut un après-midi vertigineux de charades absurdes chez les Schoeler ; Boni passe de la métrique à tante Kunnsberg, d'Effa à Marie Gross et Mme Behr, et semble s'y complaire ! — Joukowski parle maintenant avec liberté de son départ et de ses étapes en Italie ; — il accompagne sa sœur jusqu'à Nice (son oncle Reutern est devenu président du Conseil des ministres) — Stein avec horreur de la sienne ; tous les deux partent le 23. À Chemnitz, Stein parlera à Schmeitzner au sujet de la

(1) Hans von Wolzogen (Potsdam, 13 novembre 1848 - Bayreuth, 2 juin 1938), éditeur des *Bayreuther Blätter*, journal fondé par Wagner pour soutenir sa cause.

Heinrich Porges (Prague, 25 novembre 1837 - Munich, 17 novembre 1900), chef de chœur, critique musical et auteur. Assistant de Franz Brendel à la *Neue Zeitschrift für Musik*. Partisan de Wagner, ses notes sur les répétitions et la mise en scène de Bayreuth furent publiées dans les années 1880 dans les *Bayreuther Blätter*.

Karl Ludwig Hendrik Lorenz Thomas Schemann (Cologne, 16 octobre 1852 - Fribourg-en-Brisgau, 13 février 1938), écrivain, professeur d'anthropologie raciale, traducteur et premier biographe d'Arthur Gobineau.

(2) Heinrich von Stein, l'ancien précepteur de Siegfried

(3) Le 22 octobre était l'anniversaire de Franz Liszt.

publication de ses dialogues et verra le *Crépuscule des dieux* à Leipzig. — Maintenant, aujourd'hui : de nouveau récurage, et ta lettre, ta chère, et une de Mimi, et de M. Schlesinger, des informations à propos du voyage sur le Nil. Ne ris pas ! L'autre jour (dimanche) Papa était tellement bouleversé que je pensais à peine que nous passerions le jour suivant. À présent je me demande (en plus de ta valise) comment cela se passera avec le Nil, toi et nous. Dis-moi exactement, avec le temps, tes sentiments à ce sujet ; que nous te voulions avec nous, cela va de soi, mais comment faire avec grandpapa et le reste aussi ? Cela *tout à fait entre nous*, car il est plus que douteux que nous le fassions ; si nous le faisons, ce sera de mi-novembre à février !

Je suis convaincue que pour ton naturel et pendant la formation de ton caractère, il est bénéfique pour toi de ne pas être dans une position subalterne, ce qu'il te faut être auprès de moi. C'est pourquoi j'ai toujours favorisé tes voyages. Tu es très indépendante (comme je l'ai souhaité) seulement c'est un inconvénient pour toi si cette indépendance paraît s'exercer contre moi, alors qu'elle te conviendrait bien dans une position libre. Après maintes et maintes observations de ton caractère je souhaites que *tu* sois indépendante ; tu me connais trop bien pour croire un instant que je veuille, comme d'autres mères, établir mes filles ; si je le souhaite, c'est pour mettre toutes tes bonnes qualités sous leur juste lumière, ce qui — vu le caractère de ces qualités — n'est pas aussi aisément le cas auprès de moi. Je le souhaite également pour ton père, auquel tu pourras seule peut-être offrir (sans qu'il y paraisse) un foyer. Ta dot pourra s'élever à 100 000 marks, plus le trousseau. J'essaierai de convaincre ton père de t'avantager !

La lettre de Mimi est pleine de ravissement à ton égard, ce qui m'a fait grand plaisir. Du reste tout était



« Nous pensons beaucoup en ce moment à un voyage sur le Nil ! »

Paysage du Nil avec pyramides (1852), d'Eduard Hildebrandt (1818-1868), peintre apprécié des Wagner.

agréable aujourd'hui, malgré la saie sur le sol. Papa termine le 2^e acte aujourd'hui. L'impossibilité de Grosse ⁽¹⁾ m'était déjà apparue ici ; espérons que ton grand-papa obtienne bientôt un *vrai* compagnon intime. Levi écrit toujours sous une certaine pression ; j'ai cherché à l'apaiser. Début novembre, il vient avec Vogl (1^{re} s^{te} *Élisabeth* à Munich) et — Jäger a, grâce à Lesimple, une représentation invitée en vue : *Rienzi* à Cologne.

Ah ! l'affreuse Rome ! Nous connaissons cela — contre l'unique Venise ! Sais-tu que Rubinstein est à Palerme ? — De lecture, seulement continué Humboldt et — *Crésus* de Stein, un dialogue. Mais — cela ne va pas du tout (je ne parle pas de Crésus et Solon). Adieu, maintenant, mon cœur ; écrit ainsi en toute hâte, vers la 7^e heure du soir, dans le repaire de Lusch. — Et une accolade, et une bénédiction, et des baisers, et des saluts de la foule de tous !

Adelheid von Schorn ⁽²⁾ chez le pape ! — Et Caroline Wittgenstein, redoutant les émotions — oh !

Toutes les commandes seront bien entendu transmises !

126.

[De Bayreuth à Rome, 26 octobre 1881]

La princesse me semble avoir tout à fait raison au sujet d'Adelheid. Reçois-là, mais ne sors pas avec elle, sauf pour aller à l'église protestante. La nièce de la princesse m'est tout à fait la bienvenue. Veux-tu remercier la princesse et lui dire que je lui donne raison et que je lui écrirai. Papa appelle maintenant avec *La Chasse sauvage de Lützow*. ⁽³⁾ — Comme je suis heureuse que tu plaises ainsi — notamment à la princesse Hohenlohe.

Ma bénédiction !

Jeudi
La malle !

C. W.

127.

[De Bayreuth à Rome, 26 octobre 1881]

Mercredi, 4 heures.

Enfin, tout est arrivé, mon cœur, j'avais vraiment perdu patience et cru à un vol de la part de l'*infuriata*.

Alors, Molly ⁽⁴⁾ est si mauvaise que cela ? Et le cher grand-papa est réellement malade ? Mais, mon cœur, ne prends pas les petites choses comme rester un jour à la maison (je songe encore ici à un mardi ou vendredi, les enfants au Riedelsberg) de manière sentimentale, toute ma jeunesse fut un rester à la maison ! par exemple lorsque après 8 années notre père nous revit 8 jours, nous ne fûmes emmenées nulle part et trouvâmes tout naturel qu'il sortît avec Caroline et Marie. Et affronte les petites vicissitudes avec une énergie sereine ; je t'en prie, parce qu'autrement j'ai l'impression de vous avoir gâtées et que vous ne pouvez rien supporter. Il faut que tout nous convienne dans la vie, c'est la formule magique qui

aplanit tout ensuite. — Nous avons abandonné le Nil (Mathilde Wesendonck a écrit à l'inopinée une longue lettre, ils vont en Égypte !) et cela parce que Papa ne pourrait pas y écrire son 3^e acte ; nous nous sommes décidés maintenant pour Palerme et nous irons nous y installer dans 8 jours environ avec le professeur Türk, le Corbeau et Schnappauf. Je regarde aussi avec confiance le visage énigmatique de cet événement soudain et, pour l'amour de Dieu, ne veut pas rendre les choses difficiles encore plus difficiles pour ton Papa. J'ai envoyé ta lettre à ton père à Meiningen et lui ai dit que s'il ne souhaitait pas te voir à Vienne ou à Pest, nous nous t'aurions à Palerme en janvier, mais écris-lui ; d'enfant à père, c'est si simple ! Rien que l'amour et le dévouement. (La princesse Hatzfeldt ⁽⁵⁾ peut-être ensuite en février ou mars.) La lettre de grand-papa à Papa est arrivée aujourd'hui et m'a fait très grand plaisir. Pour moi, rien que les dispositions pour le voyage et les affaires domestiques. Je veux profiter de l'occasion pour t'informer que Thierry m'a écrit que nous l'avions payé 11 marks de trop ; Gross, que j'ai consulté avec étonnement, car j'ai tout marqué de ma main sur la note, m'a dit que tu lui avais dit, en réponse à sa question, qu'on avait acheté 2 plumes en or. Je dis cela seulement comme Maman pour que tu puisses acquérir une vue d'ensemble et de la circonspection ; je sais bien que le caractère est le caractère, mais aussi que l'on peut y laisser dépérir ou y cultiver beaucoup de choses ; tout comme dans les apparences extérieures. Cultive le calme et la réflexion en toi : je crois que, nous les femmes, nous devons représenter pour les hommes le sol saintement mystérieux, d'une fermeté inébranlable, dans lequel ils peuvent plonger leurs pensées et les germes de leur sentiments, à l'abri des orages de la vie. Crois-moi, et adopte également une attitude plus assurée et plus accueillante vis-à-vis de tout ce qu'il peut arriver. Tu as très bien fait de ne pas accepter le déjeuner avec B., même sans la crainte de scènes. Malwida pourrait l'inviter au petit-déjeuner avec toi. Une lettre de Leipzig du petit Stein, *Crépuscule des dieux*, de Joukowski une dépêche en provenance de Munich. Sinon, de la pluie et le Dr Laube pour consultation, et Eysser pour moi. M^{me} von Schoeler a chargé Hans de de me dire en particulier combien elle te saluait chaleureusement. La chatte Loulou s'est enfuie, et je m'en réjouis, car je ne trouvais pas l'utilisation de ce nom très délicate à l'atelier. Funde reste chez nous, et a été ramassé sur la route. Que Krausshold est mort, ⁽⁶⁾ Marie B. s'est fiancée, Pepino reste ici, qu'on a joué chez nous lundi à des charades avec le plus grand succès (Hab-a-cuc), que j'ai lu hier une histoire de fantôme *envoûtante* (car ils travaillaient tous), que Wolzogen a prononcé le discours de fête chez nous le 22, mais que Papa n'était pas bien, les enfants t'ont sans doute raconté tout cela. Ainsi le départ de Joukowski, qui a fait pour toi

(5) Marie von Nimptsch (1820 - 1897) avait épousé Ludwig August von Buch (1801-1845), avec qui elle eut une fille, Marie, qui épousa le comte Schleinitz. C'est la comtesse Schleinitz, grande amie de Cosima, salonnière réputée et wagnérienne, qui se maria en 1886 avec un diplomate autrichien, le comte Anton von Wolkenstein-Trostburg. Marie von Nimptsch veuve von Buch se remaria le 6 avril 1847 à Laskovice (Pologne) avec Hermann Anton von Hatzfeldt, prince de Hatzfeldt (1808-1874) avec qui elle eut encore deux enfants, Hermann (1848-1933) et Hermine (1852-1906).

(6) Lorenz Krausshold (Mistelgau, Haute-Franconie, 9 février 1803 - Bayreuth, 22 octobre 1881), théologien évangélique et hymnologue. Membre du « cercle historique » de Bayreuth, auquel participa Richard Wagner, il était un intime de Wahnfried et conseilla Wagner sur des questions d'histoire de la musique et liturgiques lors de l'élaboration de *Parsifal*.

(1) Accompagnateur de Liszt dans ses voyages.

(2) Adelheid von Schorn (Weimar, 10 janvier 1841 - *Ibid.*, 7 décembre 1916), autrice, élève de Franz Liszt.

(3) Poème de Theodor Körner (1791-1813), membre d'un corps franc combattant les Français, mis en musique notamment par Carl Maria von Weber en un quatuor vocal pour voix d'homme ou une mélodie avec piano.

(4) Nièce de la princesse Wittgenstein.

un excellent portrait de Maman Schoeler. Les enfants ne peuvent pas te dire que Neumann annonce un procès au conseil d'administration à cause de l'inventaire, et je l'ajoute afin d'être complet. Quoi d'autre encore ? ... Rien, mon cher enfant, si ce n'est que nous te serrons dans nos bras et te bénissons. Si tu te sens tout à fait bien sous la garde de Caroline, songe alors à ma jeunesse, qu'elle dirigea non pas d'à côté mais depuis Weimar, et je n'avais pas grand-papa à mes côtés ! Tu sais à présent que lorsque tu écris nous répondons tout de suite.

Si possible, va voir l'église de la Toussaint (S^{te}-Cécile je crois) — au reste, comment cela va-t-il avec la vue ? Serre grand-papa dans tes bras et prend bien soin de lui.

Le factice est apparu chez Caroline après la séparation d'avec grand-papa, qui explique beaucoup de choses.

Demande à Malwida si l'on peut avoir des *villas* à Palerme ?

128.

[De Bayreuth à Rome, octobre 1881]

Voici donc notre journal ! Quatre lettres, peut-être as-tu écrit au nom de grand-papa à M^{me} R. et à Minna Standhartner⁽¹⁾ et les as-tu remerciées ? Parle-lui de Marenholtz. — Comme cela est triste, triste ce que tu me rapportes, mais je le sais, je l'ai connu. Caroline Wittgenstein tout simplement révoltante, car il est là *uniquement* à cause d'elle, et Marie Hohenlohe a raison ! Absolument aucun sentiment. Oh, comme tout s'expie ! Songe seulement que c'est à cause de cette relation que nous autres, les enfants, qui l'adorions, fûmes constamment et durement rejetés par lui ! Et comme je voudrais que cela ne se fût pas expié ainsi ! — (J'envoie ta lettre à ton père.) Ta pré-

(1) Épouse de Josef Standhartner (1818-1892), médecin, président de la société Wagner de Vienne.

sence permanente auprès de ton grand-papa est cependant, et sera, une bonne chose. Peut-être grand-papa se déciderait-il pour un séjour à Venise avant Pest ? Veux-tu demander à Malwida si elle ne voudrait pas venir nous rendre visite à Palerme ? Nous partons le 1^{er} novembre, ne nous arrêtons qu'une heure à Munich, et de là directement à Naples, *Hôtel Bristol*, où, je pense, nous serons jeudi soir et samedi *Hôtel des Palmes* à Palerme. Un peu plus près quand même. Rubinstein habite 25, Piazza Vittoria. — Tu ignores encore que Neumann abandonne « bien entendu » le procès. Mais le professeur Leube — et c'est ma véritable nouvelle — a trouvé Papa en bonne santé — c'est-à-dire les organes — mais il lui faut beaucoup d'air frais et c'est pourquoi nous partons. Voilà, mon cœur, maintenant tu sais tout, envoie la lettre en réponse à celle-ci à Palerme. Tout le monde te salue ! Et toutes mes bénédictions, l'accolade de Papa ! — Ah, combien triste ce que tu as vu et ce que je vis ! Et l'affliction de grand-papa est la nôtre.

129.

[De Bayreuth à Rome, 1^{er} novembre 1881]

Mardi 1^{er} novembre 1881.

Ô mon cœur, comme c'est pénible ! Mais sois bénie et remercie la princesse du bien qu'elle me dit de toi. Ô, mon Dieu ; ô, mon Dieu ! ...

Ce soir, nous quittons Bayreuth à 7 heures, demain soir Vérone, jeudi soir Naples (*Hôtel Bristol*), vendredi peut-être Palerme. Dans tous les cas, samedi *Hôtel des Palmes*. Il y eut beaucoup d'agitation, comme tu le penses, et j'ai beaucoup de travail à faire sur moi. Mon dernier salut depuis Wahnfried doit être pour toi, ma dernière pensée, ma pleine bénédiction maternelle ! Je pourrais te dire tant de choses ! ... Tout plus tard — Je pars maintenant

Cosima.

Mardi, 4 heures.

Les enfants ont mis leurs lettres sous enveloppe.



Naples, l'*Hotel Bristol* (à gauche) sur le cours Victor-Emmanuel.
(Carte-postale ancienne, sans doute des environs de 1900.)



© Collection particulière

La première rencontre entre Senta et le Hollandais.
Le Vaisseau fantôme, fin de l'acte II, scène 2.
Carte-postale de 1912 reproduisant une peinture de Ferdinand Leeke (1859-1937).